

Archaeonautica

La collection *Archaeonautica* publie les recherches d'archéologie sous-marine et subaquatique, françaises et étrangères, de la Préhistoire au XIX^e siècle, sous la forme de monographies ou de numéros composés d'une suite d'articles variés. Une large part est faite aux publications de fouilles d'épaves, mais la collection comporte aussi des études spécifiques d'archéologie navale et portuaire, d'histoire économique, maritime, des techniques et des mentalités. *Archaeonautica* s'adresse aux chercheurs, archéologues, historiens, économistes, spécialistes d'archéologie et d'histoire maritime et navale.

Sommaire

Patrice POMEY, À propos de la voile latine : la mosaïque de Kelenderis et les <i>Stereometrica</i> (II, 48-49) d'Héron d'Alexandrie	9
Pierre POVEDA, Les modèles tridimensionnels de l'épave <i>Dramont E</i> . Hydrostatique et réalité virtuelle au service de la restitution en archéologie navale.....	27
Marine JAOUEN, Éric RIETH, Sébastien BERTHAUT-CLARAC, Gaëlle DIEULEFET, Jérôme JAMBU, Andrea POLETTO, Marine SADANIA, Laurence SERRA, L'épave de la <i>Jeanne-Élisabeth</i> , 1755 (Villeneuve-lès-Maguelone, Hérault). 2008-2016, bilan de huit campagnes de fouilles	41
Frédéric MARTY, L'installation littorale grecque de la Roque d'Odor à Fos-sur-Mer (Bouches-du-Rhône)	89
David DJAOUI, Les différents ports du delta du Rhône au Haut Empire : modèle économique autour de la circulation et la diffusion des produits	123



42 € prix valable en France
ISSN : 0154-1854
ISBN : 978-2-271-11766-3



www.cnrseditions.fr

Ostie, mosaïque de la *statio* 25,
place des Corporations.
Cliché A. Chéné, G. Réveillac,
Centre Camille Jullian

Archaeonautica 19 | 2017

Archaeonautica

19 | 2017

L'archéologie maritime et navale de la préhistoire à l'époque contemporaine

CNRS EDITIONS



ARCHAEO NAUTICA

L'ARCHÉOLOGIE MARITIME ET NAVALE
DE LA PRÉHISTOIRE À L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Rédactrice en chef :

Marie-Brigitte CARRE (CNRS, Centre Camille Jullian)

Comité de rédaction :

Pascal ARNAUD (IUF, Université de Lyon), Béat ARNOLD (Neuchâtel, Suisse),
Gilbert BUTI (Aix-Marseille Université, TELEMME), Filipe CASTRO (Texas A&M University, USA),
Jean-Yves EMPEREUR (CNRS, Centre d'Études Alexandrines), Dominique GARCIA (Inrap,
Aix-Marseille Université, Centre Camille Jullian), Michel L' HOUR (Ministère de la Culture,
Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines),
Xavier NIETO PRIETO (vice-chairman of The STAB to the 2001 Convention on the Protection
of the Underwater Cultural Heritage [UNESCO]), Patrice POMEY (CNRS, Centre Camille Jullian),
Éric RIETH (CNRS, LAMOP – Musée national de la Marine), Jean-Christophe SOURISSEAU (Aix-Marseille
Université, Centre Camille Jullian), André TCHERNIA (EHSS, Centre Camille Jullian),
Giuliano VOLPE (Université de Foggia, Italie)

Secrétariat de rédaction :

Centre Camille Jullian

Histoire et archéologie de la Méditerranée et de l'Afrique du Nord



Maison méditerranéenne des sciences de l'homme

5, rue du Château de l'Horloge
13094 Aix-en-Provence cedex 2 (France)

Tél. : (+33) 4 42 52 42 68

Site web : <http://ccj.cnrs.fr>

Courriel : archaeonautica@msh.univ-aix.fr

Traductions :

Colin CLEMENT (Centre d'Études Alexandrines, USR 3134 du CNRS)

Les volumes 1, 1977 – 18, 2014 de Archaeonautica sont en ligne sur le portail Persée :

<http://www.persee.fr/collection/nauti>

SOMMAIRE

— NAVIRES ET NAVIGATION —

À propos de la voile latine : la mosaïque de Kelenderis et les <i>Stereometrica</i> (II, 48-49) d'Héron d'Alexandrie	9
<i>Patrice POMEY</i>	
Les modèles tridimensionnels de l'épave <i>Dramont E</i> . Hydrostatique et réalité virtuelle au service de la restitution en archéologie navale	27
<i>Pierre POVEDA</i>	
L'épave de la <i>Jeanne-Élisabeth</i> , 1755 (Villeneuve-lès-Maguelone, Hérault). 2008-2016, bilan de huit campagnes de fouilles	41
<i>Marine JAOUEN, Éric RIETH, Sébastien BERTHAUT-CLARAC, Gaëlle DIEULEFET, Jérôme JAMBU, Andrea POLETTO, Marine SADANIA, Laurence SERRA</i>	

— PORTS ET INSTALLATIONS LITTORALES —

L'installation littorale grecque de la Roque d'Odor à Fos-sur-Mer (Bouches-du-Rhône)	89
<i>Frédéric MARTY</i>	
Les différents ports du delta du Rhône au Haut Empire : modèle économique autour de la circulation et la diffusion des produits	123
<i>David DJAOUI</i>	

L'INSTALLATION LITTORALE GRECQUE DE LA ROQUE D'ODOR À FOS-SUR-MER (BOUCHES-DU-RHÔNE)

Frédéric MARTY

Résumé

L'île de la Roque d'Odor, située sur le littoral de Fos-sur-Mer, a très tôt attiré l'attention des historiens et des archéologues qui ont voulu y voir un des lieux possibles de l'implantation des tours massaliètes destinées à servir de repères aux navigateurs, mentionnées par Strabon. L'existence d'une tour médiévale à cet endroit renforçait les présomptions. L'étude des céramiques recueillies avant la destruction du site, à la fin des années 1960, révèle notamment une occupation grecque dense entre le milieu du IV^e s. et la fin du II^e s. av. J.-C. La confrontation des connaissances géomorphologiques actuelles, des données archéologiques anciennes, du texte de Strabon et des sources médiévales autorise à réviser les interprétations précédentes en proposant pour la première fois une synthèse mettant en lumière l'existence d'une installation littorale grecque intégrée à la *chôra* de Marseille. Les éléments liés à la navigation côtière dans ce secteur de la Camargue, de l'époque grecque à la fin du Moyen Âge, font ainsi partie intégrante de la réflexion générale relative à la nature du site.

Mots clef : Roque d'Odor, Fos-sur-Mer, Rhône, Camargue, Marseille grecque, navigation côtière, céramique

Abstract

The Greek coastal installation of Roque d'Odor at Fos-sur-Mer (Bouches-du-Rhône)

The island of Roque d'Odor on the coast at Fos-sur-Mer attracted the attention very early on of historians and archaeologists who saw in it one of the possible sites for the Massalian towers mentioned by Strabo that served as landmarks for sailors. The existence of a medieval tower at this spot reinforced this assumption. A study of the pottery gathered before the destruction of the site at the end of the 1960s revealed a dense Greek occupation between the mid-4th and the end of the 2nd century BC. A joint examination of the current geomorphological knowledge, the old archaeological data, Strabo's text and medieval sources can lead to a revision of previous interpretations, by proposing for the first time a synthesis that sheds light upon the existence of a Greek coastal installation that was integrated into the *chora* of Marseille.

Key words : Roque d'Odor, Fos-sur-Mer, Rhône, Camargue, Greek Marseille, coastal navigation, pottery

CONTEXTE GÉOGRAPHIQUE

Le site de la Roque d'Odor (fig. 1-4) est situé à 7 km à l'ouest du centre ancien de Fos-sur-Mer, entre les darses 1 et 2 du port autonome de Marseille. Si le rocher a été définitivement rasé lors des travaux de construction portuaires dans les années 1960, les descriptions, les cartes anciennes et le cadastre napoléonien permettent de rendre compte de sa configuration topographique passée. Ainsi, au XIX^e et au début du XX^e s., se dressait, entre les étangs de la Roque et du Galéjon, une éminence rocheuse de calcaire barrémien à faciès urgonien en forme de croissant ouvert vers le nord-est. Inscrit dans un carré de 670 m de côté, le rocher comportait, au sud-est, une petite hauteur culminant à 8 m d'altitude supportant un moulin à vent du XVII^e s.¹ et, au nord-ouest, un banc rocheux allongé d'environ 6 m d'altitude à l'extrémité duquel fut implantée une tour fortifiée médiévale appelée « le Castellas » (fig. 5). Dans cette immense zone marécageuse littorale colmatée par les limons rhodaniens, la Roque d'Odor apparaissait comme le seul relief calcaire existant entre le village de Fos et les embouchures du Rhône, placé à l'entrée de l'étang du Galéjon, ancien chenal fossile postérieur à l'Antiquité et coupé du fleuve en 1587² suite à une crue exceptionnelle (Provansal

2008, p. 45 ; Vella 1999, fig. 71). Pour l'Antiquité, avant la progradation du littoral, les données géomorphologiques autorisent à restituer une île éloignée d'environ 2 km du rivage (Vella, Leveau, Provansal 1999 ; Vella 2004, p. 84-86). En raison de cette position géographique exceptionnelle, à proximité des embouchures du Rhône, le site se prête naturellement à une étude d'archéologie maritime et côtière. Son nom, que l'on peut suivre depuis le XIII^e s.³, oscille entre Odor, Dor, Adour, Dour et Oder dont la valeur oronymique est proposée par Charles Rostaing (1950, p. 267 et 311-312).

LES RECHERCHES ANCIENNES

Les ruines du Castellas ont attiré l'attention des érudits du XIX^e et du début du XX^e s. essentiellement parce qu'ils voyaient dans ce lieu l'emplacement supposé des tours construites par les Massaliotes, évoquées par Strabon (IV, 1, 8) et auxquelles nous reviendrons. D'après les croquis dessinés par B. Blanc en 1864 (Blanc 1864,

Galéjon au Rhône en passant par le Bras-Mort. Au XVII^e siècle, après que le Bras-Mort a été barré par de grandes palissades, les barques des pêcheurs de Martigues empruntent toujours l'étang du Galéjon et poussent à travers les canaux jusqu'aux étangs proches d'Arles (Bouche 1664, 164).

3. Le toponyme existe peut-être déjà au siècle précédent. En effet, une enquête sur les limites du territoire d'Arles faite en 1269 rassemble des témoignages datés depuis 1116 (AD Bouches-du-Rhône, B 1069). Odor y est cité à de nombreuses reprises.

1. Un plan des deux niveaux du moulin et de la maison du saunier qui y était accolée, dessiné par F. Benoit, est disponible à la Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine (Ministère de la Culture, Charenton-le-Pont).

2. Avant la défluviation de 1587, les embarcations pouvaient relier le grau du

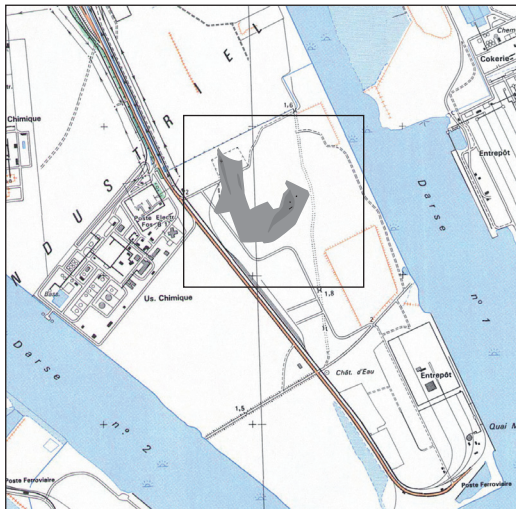


Fig. 1 : Localisation du rocher de la Roque d'Odor sur fond de carte IGN Scan 25 réduit à 1/50000° (DAO F. Marty).

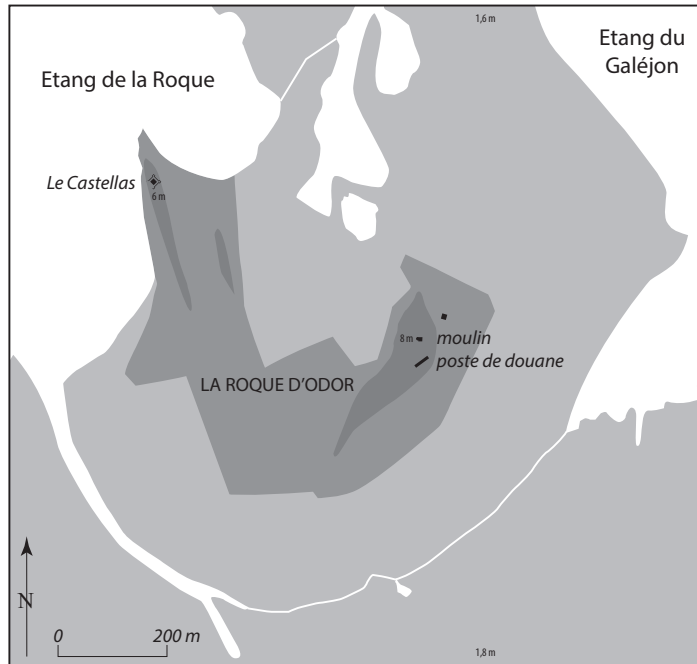


Fig. 2 : Plan du rocher de la Roque d'Odor d'après le cadastre de 1810 (DAO F. Marty).



Fig. 3 : Extrait de la carte d'Etat-major Arles Sud-Est de 1891. Echelle 1/50000e. La Roque d'Odor est figurée par cinq pointements rocheux au niveau du poste de douane du Galéjon.



Fig. 4 : Le rocher de la Roque d'Odor à l'entrée du Galéjon en 1584 (Archives communales d'Arles, DD 118).

° 23-26), la tour du Castellat, de plan quadrangulaire (dimensions internes : 5,27 x 4,84 m) est pourvue de meurtrières (largeur interne : 85 cm) sur au moins trois côtés (fig. 6-7). Les murs, d'environ 1,80 m d'épaisseur, sont bâtis selon la technique du double parement à blocage interne. Le parement externe utilise des blocs d'environ 30 cm de largeur. «Un massif de maçonnerie informe» serait «accolé» contre le mur sud-est de la tour, sans jonction apparente. Une enceinte quadrangulaire flanquée de quatre tours d'angle complète le dispositif défensif (fig. 8). La courtine, côté sud-est, mesure 11,20 m de long. Elle est munie d'une meurtrière à son extrémité sud-ouest. La tour qui lui est adjointe fait saillie d'environ 1,70 m,

son côté externe sud-est mesurant 4,30 m. Une meurtrière (largeur interne : 59 cm ; externe : 6 cm) est placée dans l'angle formé avec la courtine. Une autre, de dimensions comparables, est aussi centrée sur chacun des deux autres côtés conservés de la tour. Vue de l'extérieur, la maçonnerie emploie des moellons formant un petit appareil à assises régulières. Sans autre explication, B. Blanc note que «la tour intérieure paraît plus ancienne que le reste». Pour I. Gilles, sans doute par déterminisme historique, «ses murs, en bonne maçonnerie grecque, sont en moellons smillés de moyen appareil, absolument semblables à ceux que les Marseillais nous apprennent à construire» (Gilles 1884, p. 247). H. de Gérin-Ricard ne voit rien de



Fig. 5 : Pointe nord-ouest du rocher s'avancant dans l'étang de la Roque au niveau des ruines du Castellás, en 1933 (cliché C. Naudot; Ville d'Avignon – Palais du Roure – Fondation Flandreysy-Espérandieu).

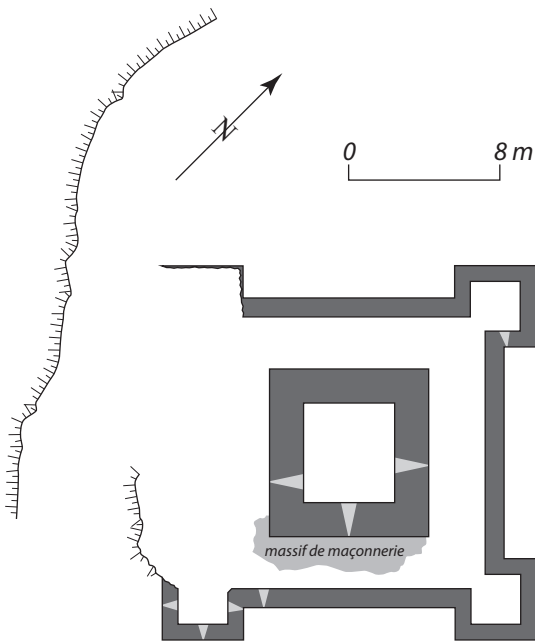


Fig. 6 : Plan de la tour fortifiée du Castellás, d'après les croquis de Benoni Blanc en 1864 (DAO F. Marty).



Fig. 7 : La tour du Castellás vue du nord-ouest en 1933. Fernand Benoit se tient à l'emplacement d'un grand bloc de pierre taillé (cliché C. Naudot; Ville d'Avignon – Palais du Roure – Fondation Flandreysy-Espérandieu).

tout cela. Pour lui, les vestiges se rapportent simplement à « un petit château médiéval du XII^e siècle » (Gérin-Ricard 1934, p. 370). Cette datation s'accorde avec l'existence d'archères à fente simple associées à un petit appareil régulier observées sur l'enceinte, qui renvoient aux XIII^e-XIV^e siècles. Au début du XV^e s., la tour est donnée comme ancienne par le verbal de la visite des limites des territoires d'Arles et de Fos faite en 1429 (Rigaud 1993, p. 6).

Des céramiques grecques ramassées aux alentours du Castellás constituent pour I. Gilles la preuve de l'ancienneté de la tour. Il note d'ailleurs que le secteur du moulin, lui aussi supposé être l'emplacement d'une tour grecque, est moins riche de ce point de vue. « Le fond de l'étroite vallée qui court au pied de ce monticule [...] est rempli de tombeaux grecs d'où l'on a exhumé de grandes urnes cinéraires » (Gilles 1884, p. 247-248). Ces quelques mots constituent la seule mention d'une nécropole grecque à incinération sur le

site. I. Gilles aurait-il fait le rapprochement entre ces vases et ceux découverts à son époque dans les nécropoles de Marseille (bassin du Carénage en 1831-32, le Pharo en 1876 et Saint-Mauron en 1880 : Moliner 2003, fig. 214) ? En 1931, à l'est et au sud du Castellas, H. de Gérin-Ricard effectue une fouille en tranchée sur 200 m de long et 50 cm de profondeur qui lui livre des tuiles à rebord, des amphores, de la céramique campanienne A, à pâte claire massaliète et non tournée. Il recueille aussi des coquillages, un mortier en pierre, des clous en fer et en bronze, de la céramique grise médiévale et du corail poli (Gérin-Ricard 1934, p. 378), mais ne mentionne pas de construction protohistorique ou d'époque romaine à la différence de F. Benoit (1955, p. 134) qui signale l'existence de quelques blocs en grand appareil appartenant à une construction antique dont les matériaux ont été réemployés lors de la construction du moulin à vent. Ces résultats prometteurs, couplés à la problématique des tours des Marseillais, permettent le 5 février 1937 d'inscrire le Castellas et le moulin de la Roque à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques⁴. Dès le mois de mars, la Compagnie des Salins du Midi s'inquiète pour la poursuite de l'exploitation d'une carrière de pierre à proximité des vestiges médiévaux et entame des démarches entre mai 1937 et 1938 pour faire modifier l'arrêté. Le moulin est rayé de l'inventaire le 20 octobre 1947 « vu l'état de l'édifice détruit par suite d'actes de guerre ». De nouveau, en octobre 1948, la Compagnie des Salins du Midi demande la radiation du rocher du Castellas. Cependant, sur insistance de F. Benoit, il reste inscrit. Pour autant, le site n'en est pas moins menacé. Déjà, lors de la construction du Port de Saint-Louis-du-Rhône, entre 1864 et 1871, quatre carrières de pierre sont ouvertes, rasant les principaux points culminants jusqu'au niveau de l'eau (Gérin-Ricard 1934, p. 371). Dans ce paysage dépourvu de pierre, la Roque d'Odor est découpée en moellons et transformée en chaux comme l'atteste également un ancien four visible sur une photographie prise en 1955 (Collectif 1988, p. 160). À la fin des années 1960, la construction de la zone industrialo-portuaire achèvera la destruction totale du rocher en exploitant le calcaire jusqu'à plusieurs mètres de profondeur.

LES FOUILLES DES ANNÉES 1960

Par chance, peu avant la destruction annoncée, Charles Massard effectue des fouilles qui nous fournissent aujourd'hui la seule documentation archéologique réellement exploitable. Il explique sa démarche dans une note relatant son parcours d'archéologue amateur (Massard 1993) : « Je me suis attaqué en "fouilleur clandestin" (mais de bonne foi) au site de la Roque d'Odor destiné à être détruit par les travaux de la nouvelle zone industrielle et ce avec l'accord tacite des responsables du Port Autonome de Marseille sur le site [...] Ces recherches se poursuivront en 1967-1968 arrêtées par le dynamitage du site et l'entrée en action des bulldozers qui entreprirent de dresser le terrain ainsi que par les rejets des dragues creusant les chenaux pour le port ». À la suite de ces travaux, il rédige un compte-rendu de 5 pages, accompagné de quelques clichés, qui contient l'essentiel de ses observations (Massard 1970). À la lumière de ce document et du mobilier archéologique aujourd'hui

4. Les courriers relatifs au classement et déclassement du site sont conservés aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône (cote 4 T 24), dans le fonds Benoit au Palais du Roure à Avignon (chemise « Monuments Historiques » et dossier « Archéologie sous-marine Fos ») ainsi qu'à la Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine.



Fig. 8 : Tour d'angle sud de l'enceinte du Castellas, vue du sud-ouest en 1933 (cliché C. Naudot ; Ville d'Avignon – Palais du Roure – Fondation Flandreysy-Espérandieu).

conservé par le Pôle Intercommunal du Patrimoine Culturel à Fos-sur-Mer, il apparaît que Ch. Massard a mis au jour des vestiges datables de la Protohistoire, du Haut-Empire et de l'Antiquité tardive.

D'après ses descriptions, la stratigraphie paraît très simple. Ainsi, après la fin des travaux portuaires, près d'une excavation incomplètement comblée, il remarque l'existence de couches archéologiques laissées en place. De bas en haut, il observe une couche argileuse et pierreuse. Celle-ci est surmontée d'une couche de terre noire souple riche en vaisselle céramique, surmontée d'une couche de terre noire compacte contenant de nombreux fragments d'amphores. Le tout est recouvert d'une couche de sable de 20 à 25 cm d'épaisseur puis des déblais du chantier. Ailleurs, en un point difficilement localisable, un sondage de 15 m² permet de trouver, sous 1 m de sable, une couche argileuse de 25 à 40 cm d'épaisseur posée sur le substrat rocheux et contenant de très abondants fragments d'amphores à pâte rouge constituant très probablement un remblai destiné à combler une légère dépression. Nous avons vraisemblablement ici affaire à des amphores gréco-italiques ou Dressel 1 des III^e-I^{er} s. av. J.-C.

Deux secteurs de nécropole à inhumation sont repérés (fig. 9-10). À 1,50 m à l'ouest du point culminant d'un petit piton rocheux encore intact, une fouille a permis de dégager une sépulture à inhumation. Le corps est orienté nord/sud, la tête au nord, visage incliné vers l'est. Le substrat rocheux constitue le fond de la fosse sépulcrale. Près de là, en deux points au moins, ont été découvertes des réductions. Elles se présentent sous la forme d'un groupement d'os longs et du crâne du défunt (fig. 11). Le second secteur funéraire est localisé vers la base du rocher, côté nord, dans une pente inclinée vers l'est. Là, une sépulture à inhumation orientée est/ouest, tête à l'ouest, a été mise en évidence. Les ossements reposent au contact du substrat rocheux. Une autre sépulture analogue est distante de 2 m. La troisième, à 4 m de la précédente, est en revanche orientée nord/sud. Non loin de là, dans les déblais des engins de chantier, ont été prélevés des os longs et des crânes appartenant à 5 ou 6 individus. Aucun objet ne paraît avoir été associé aux sépultures. Une datation radiocarbone réalisée récemment sur l'un des ossements donne un résultat compatible avec l'époque grecque⁵ : 388 à 206 av. J.-C.

L'époque romaine, pourtant moins bien représentée par le mobilier, a livré à Ch. Massard, près du second secteur funéraire, l'angle

5. 2241 ± ou - 27 BP (Lyon-5799[OxA])



Fig. 9 : Sépulture à inhumation en cours de dégagement (cliché Ch. Massard).

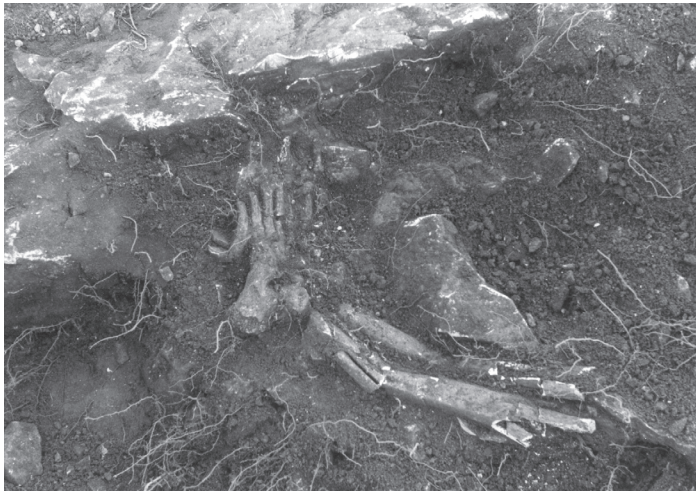


Fig. 10 : Membres inférieurs d'une sépulture à inhumation (cliché Ch. Massard).

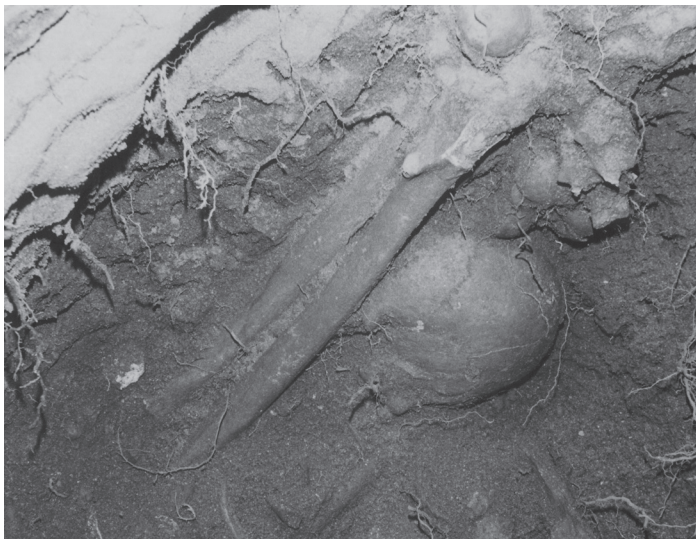


Fig. 11 : Réduction composée d'os longs et d'un crâne (cliché Ch. Massard).

d'une construction en pierre partiellement fouillée (fig. 12). Les murs, qui se rejoignent à angle droit, sont construits selon la technique du double parement à blocage interne. Conservés sur une hauteur de 40 cm, ils emploient des moellons irréguliers liés à la terre et reposent sur un niveau argileux. De nombreux fragments de *tegulae* et d'*imbrices* ont été retrouvés associés au bâtiment, lui assurant une datation dans l'Antiquité. Bien que les céramiques qui

nous sont parvenues des fouilles de la Roque d'Odor n'aient pas été enregistrées selon leur position de découverte, plusieurs éléments de forme reconnaissables renvoient au Haut-Empire : couvercle Hayes 20 en sigillée africaine claire A ; gobelet Mayet 37 en céramique à parois fines ; bol Drag. 33 en sigillée sud-gauloise ; plat Hayes 197 et couvercle Hayes 196 en céramique culinaire africaine ; gobelet Pasqualini 2 en céramique claire engobée ; *caccabus* COM-IT 3e en céramique culinaire italique ; bouilloire KAOL F1 en céramique grise kaolinitique ; amphores de Bétique Haltern 70 et Dressel 20 ; amphore Gauloise 4. D'autres, datables entre le IV^e et le VI^e s. ou même apparaissant dans la seconde moitié du VII^e s. (amphore Keay 8A), appartiennent à l'Antiquité tardive : assiette Hayes 61B en sigillée africaine claire D ; bol Rigoir 18 en DS.P. ; pot CATHMA 3 en céramique culinaire africaine ; marmite CATHMA 11 en céramique commune levantine ; pots Pelletier A2 et A5 en céramique grise kaolinitique ; amphores africaines de type IIIA et Keay 8A.

Outre les céramiques précédentes et celles présentées ci-après, le site a livré à Ch. Massard trois petits bronzes massaliètes au taureau, une monnaie en bronze romaine illisible et quelques petits objets métalliques parfois difficiles à dater : clous en fer et en bronze, alène d'époque romaine en fer, deux épingles en fer et deux en bronze, aiguille à chas en bronze, dé en bronze, deux feuilles de plomb roulées pour lester les filets de pêche et une remarquable applique en bronze à décor de tête de lion d'environ 5,5 cm de largeur (fig. 13). À cet inventaire, on peut ajouter les objets recueillis par F. Benoit dans la coupe d'une carrière en 1933⁶ : quatre monnaies massaliètes au taureau cornupète, un hameçon en bronze terminé par une spatule et un lest en plomb de filet de pêche.

LA CÉRAMIQUE

Parmi l'ensemble des céramiques recueillies par Ch. Massard à la Roque d'Odor, nous avons retenu pour étude celles relevant de la Protohistoire, de loin les plus abondantes⁷ (fig. 14). Au total, nous disposons de 10610 fragments correspondant à un minimum de 1983 individus répartis de la manière suivante : vaisselle tournée (7586 frag. ; NMI : 1497), vaisselle non tournée (2497 frag. ; NMI : 380), amphores (479 frag. ; NMI : 86) et autres céramiques (48 frag. ; NMI : 20). S'agissant d'un mobilier recueilli dans l'urgence et donc totalement déconnecté de sa stratigraphie d'origine, nous le présentons de manière globale par catégories et par origines (vaisselle grecque, étrusque, italique, ibérique, punique, régionale tournée, non tournée, amphores, autres céramiques). Pour ce qui concerne la vaisselle, il semblerait que tous les tessons aient été récoltés sans distinction par le fouilleur dans la mesure où, malgré la fragmentation importante, même les fragments les plus petits et en apparence insignifiants ont été conservés pour toutes les catégories céramiques⁸. En revanche, pour les amphores, le nombre d'éléments de forme paraît sur-représenté par rapport au nombre de restes. Il est

6. Note manuscrite conservée dans le fonds Benoit, au Palais du Roure d'Avignon, dans la chemise « fouilles de Camargue ».

7. Je remercie Michel Bats pour son aide lors de l'identification des céramiques à vernis noir et de la lecture des graffiti.

8. Lorsque nous avons pris en charge la collection, la majorité des céramiques (hormis celles précédemment conservées au musée de Saint-Rémy-de-Provence et vues par Patrice Arcelin au moment de la rédaction de sa thèse : Arcelin 1979, p. 414-415) n'avait pas été traitée depuis la fouille, restant à laver et à trier.



Fig. 12: Angle de construction en pierre d'époque romaine (cliché Ch. Massard).



Fig. 13: Applique en bronze représentant une dépouille de lion, la tête entre les pattes (cliché F. Marty).

probable que dans le cas de ces conteneurs volumineux, les bords, fonds et anses aient été ramassés prioritairement.

L'objectif principal de l'étude consiste à tenter de dégager une chronologie de l'occupation du site et de cerner le faciès culturel des habitants. La chronologie généralement adoptée dans le texte⁹ pour les différentes formes de céramiques est celle du Dicocer 2

(Py, Adroher Auroux, Sanchez 2001), parfois légèrement actualisée. Dans le cas contraire, les références bibliographiques sont données.

VAISSELLE GRECQUE

Les récipients d'origine grecque représentent une très faible part des apports sur l'ensemble de la vaisselle utilisée à La Roque d'Odor (0,6 % du NMI). Il s'agit surtout de productions attiques, mais aussi d'une céramique grecque orientale et de rares bols hellénistiques à reliefs.

Céramique attique à figures rouges

Un unique fragment de lèvre de *skyphos* (fig. 15, 1) peut être attribué aux productions attiques à figures rouges. On devine la tête et l'épaule d'un personnage, sans plus de précision. Le style du vase renvoie à la première moitié du IV^e s.

Céramique attique à vernis noir

La céramique attique à vernis noir est la mieux représentée des vaisselles grecques, mais compte toutefois pour moins de 1% de la vaisselle tournée. Aucune forme ne prédomine, chacune n'étant attestée que par un minimum d'un seul individu. Parmi les exemplaires les plus anciens, on note un fond de coupe Agora 809-815 (fig. 15, 2), bien reconnaissable malgré la petite taille du tessou, que l'on date habituellement de la fin du VI^e et du V^e s. Une coupe de type C, Agora 398-413 (fig. 15, 3), appartient incontestablement à la première moitié du V^e s., la lèvre étant davantage pliée et épaisse que les coupes les plus anciennes. Une coupe Agora 744-763 (fig. 15, 4) à lèvre biseauté est, quant à elle, du V^e ou du IV^e s. Les deux tiers des vases sont principalement datés du IV^e s. Il en est ainsi de plusieurs éléments de cratéristique Morel F3521 (= Agora 696-704; fig. 15, 5-6) ou d'un bord et un fond de *skyphos* Agora

9. Les datations s'entendent avant Jésus-Christ, sauf mention contraire.

Céramique	Frag.	% cat	NMI	% cat
Vaisselle grecque				
Attique figures rouges	1	0,0	1	0,1
Attique vernis noir	20	0,3	9	0,6
Grecque orientale	1	0,0	1	0,1
Bol hellénistique à reliefs	3	0,0	2	0,1
Vaisselle étrusque				
Com étrusque	1	0,0	1	0,1
Com étrusco-latiale	59	0,8	21	1,4
Vaisselle italique				
Petites Estampilles	11	0,1	6	0,4
Vernis noir Calès	7	0,1	4	0,3
Campanienne A	2197	29,0	452	30,2
Campanienne B	91	1,2	19	1,3
Vernis noir italique	23	0,3	7	0,5
Parois fines	206	2,7	41	2,7
Culinaire sud-italique	479	6,3	97	6,5
Culinaire sud-italique groupe 1	96	1,3	22	1,5
Vernis rouge pompéien	13	0,2	2	0,1
Com campanienne	406	5,4	102	6,8
Com italique autre	257	3,4	47	3,1
Mortier italique	24	0,3	19	1,3
Vaisselle ibérique				
Ibérique peinte	7	0,1	5	0,3
Com ibérique	24	0,3	9	0,6
Grise côte catalane	310	4,1	51	3,4
Vaisselle punique				
Culinaire punique	5	0,1	2	0,1
Com punique	25	0,3	4	0,3
Vaisselle régionale tournée				
Pseudo-attique	6	0,1	5	0,3
Grise monochrome	25	0,3	8	0,5
Grise peinte	2	0,0	1	0,1
Claire massaliète	3231	42,6	521	34,8
Com massaliète	13	0,2	7	0,5
Mortier massaliète	43	0,6	31	2,1
Total vaisselle tournée	7586	100,0	1497	100,0
Vaisselle non tournée				
CNT Berre	25	1,0	5	1,3
CNT massaliète	1397	55,9	256	67,4
CNT	1075	43,1	119	31,3
Total vaisselle non tournée	2497	100,0	380	100,0
Amphores				
Amph étrusque	2	0,4	1	1,2
Amph gréco-italique	77	16,1	18	20,9
Amph grecque	5	1,0	5	5,8
Amph ibérique	6	1,3	2	2,3
Amph italique	291	60,8	40	46,5
Amph magno-grecque	1	0,2	1	1,2
Amph massaliète	67	14,0	13	15,1
Amph punique	28	5,8	5	5,8
Amph indéterminée	2	0,4	1	1,2
Total amphores	479	100,0	86	100,0
Autres céramiques				
Balsamaire	8		4	
Lampe	22		6	
Peson	3		3	
Poids de filet de pêche	4		4	
Bouchon taillé	1		1	
Tuile plate	10		2	
Total autres céramiques	48		20	
TOTAL GÉNÉRAL	10610		1983	

350-354 (fig. 15, 7-8). Un lécythe aryballistique Agora 1129-1141 (fig. 15, 9) est lui aussi du IV^e ou au plus tôt de la fin du V^e s. Un fond de coupe Agora 825-842 (fig. 15, 10), avec son sillon sous le pied et ses guillochis internes, est à placer au IV^e s., après 380. Enfin, un fond de bolsal Agora 532-561 (fig. 15, 11) est lui aussi muni d'un sillon sous le plan de pose qui indique ici la seconde moitié du IV^e s.

Céramique grecque orientale

Un fragment d'anse se rapporte très probablement à une *kylix* grecque orientale sans que l'on puisse préciser davantage. Sans doute s'agit-il d'un élément du VI^e s.

Bol hellénistique à reliefs

Un fond et deux fragments de décors sont classés sous la forme B-H-R 8/9 (fig. 16, 1-2). Le fond présente un décor de palmettes triangulaires imbriquées concentriques. Le tesson dont le décor est lisible semble figurer un personnage debout tourné vers la droite, un bras tendu au-dessus d'un autel dans un geste d'offrande. À droite est placée une palmette. Ces vases, bien que peu courants dans le sud de la Gaule, y sont importés entre la seconde moitié du II^e s. et la première moitié du I^{er} s.

VAISSELLE ÉTRUSQUE

Toujours faiblement représentée en Gaule, la céramique étrusque obtient à La Roque d'Odor un pourcentage de 1,1 % du NMI sur l'ensemble de la vaisselle. Ce chiffre relativement élevé s'explique notamment par le décompte – à côté de la céramique commune proprement étrusque des VI^e-V^e s. – de la céramique étrusco-latiale du second âge du Fer habituellement noyée dans la masse des céramiques communes italiques. Etant facilement reconnaissable et prolongeant dans le temps la production de céramique commune étrusque, nous avons choisi de l'isoler et de la présenter à la suite des autres céramiques de même origine.

Céramique commune étrusque

La céramique commune étrusque accompagne les chargements d'amphores étrusques des navires de commerce comme l'illustrent l'épave de La Love à Antibes (Bouloumié 1990) et, indirectement, les entrepôts étrusques de Lattes (Curé 2014). Un bord de pot COM-ETR 1 (fig. 17, 1) témoigne de ces arrivages le long du littoral provençal dans la seconde moitié du VI^e s. ou au V^e s., à l'instar des quelques exemplaires de Saint-Blaise (Arcelin 1971, pl. 44, 1), de Saint-Pierre-les-Martigues (inédit) et du Baou de Saint-Marcel (Agostini *et al.* 1980, pl. 2, 4).

Céramique commune étrusco-latiale

Cette catégorie regroupe 14 pots COM-IT 1b (fig. 17, 2-3) et 7 couvercles COM-IT 7e (fig. 17, 4-5) que la répartition géographique des découvertes et la pâte (brun-gris, à dégraissant majoritairement quartzueux) suggèrent d'attribuer à des ateliers d'Etrurie ou du Latium (Olcese 1993, p. 184-188 ; 2003, p. 80). Les simples fragments étant facilement identifiables, nous les dissociés donc du lot fourre-tout des céramiques communes italiques parmi lesquelles on les classe habituellement. Du reste, les pots COM-IT 1b, à bord en amande, paraissent succéder aux II^e et I^{er} s. à la forme COM-IT 1a, elle-même issue du pot COM-ETR 1 dès le IV^e s.

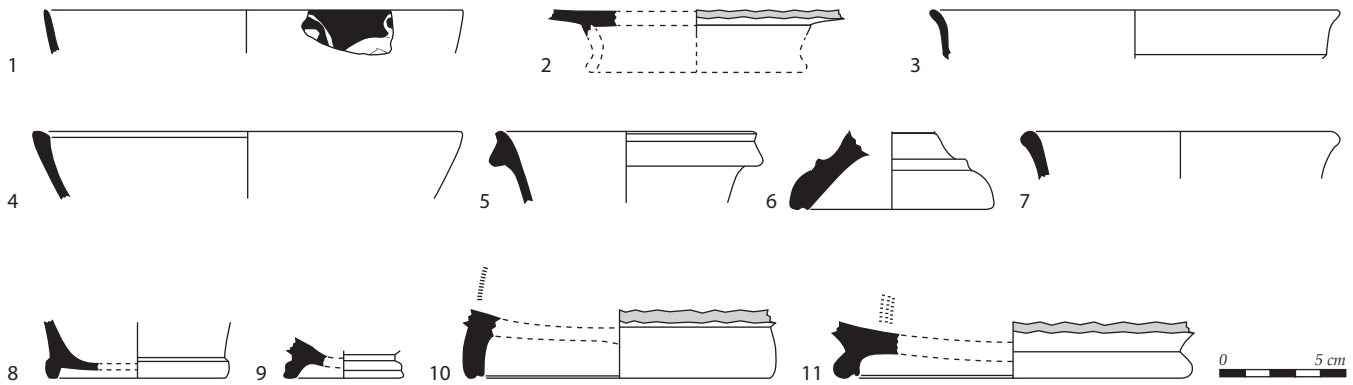


Fig. 15 : Attique à figures rouges. 1: skyphos ind. Attique à vernis noir. 2: Agora 809-815; 3: Agora 398-413; 4: Agora 744-763; 5-6: Morel F3521 = Agora 696-704; 7-8: Agora 350-354; 9: Agora 1129-1141; 10: Agora 825-842; 11: Agora 532-561 (DAO F. Marty).

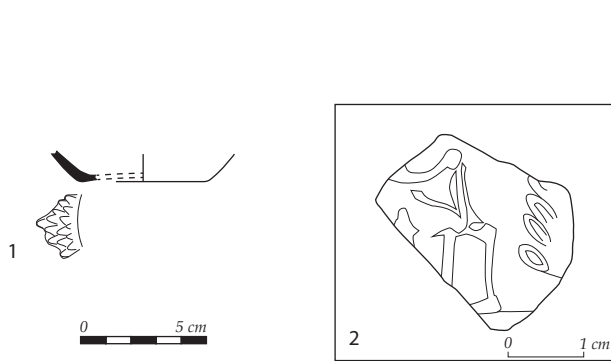


Fig. 16 : Bol hellénistique à reliefs. 1-2: B-H-R 8/9 (DAO F. Marty).

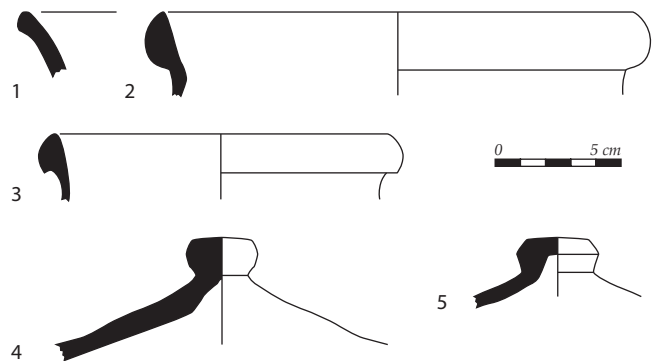


Fig. 17 : Commune étrusque. 1: COM-ETR 1. Commune étrusco-latiale. 2-3: COM-IT 1b; 4-5: COM-IT 7e (DAO F. Marty).

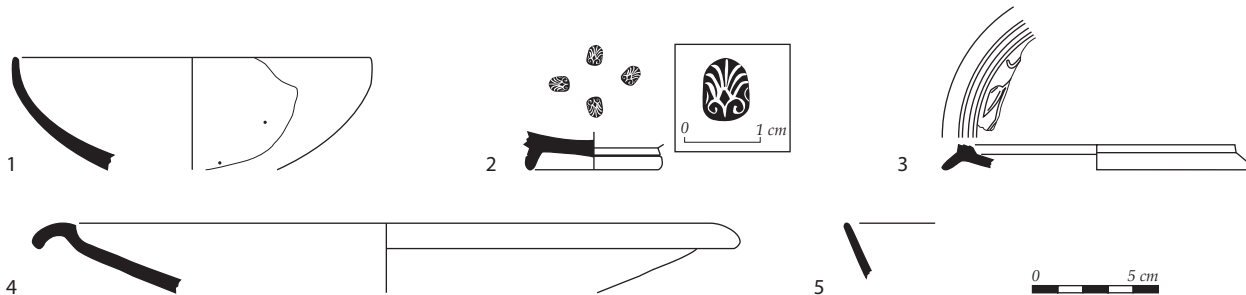


Fig. 18 : Atelier des petites estampilles. 1-2: Lamb. 27ab. Vernis noir de Calès. 3: Morel F1153; 4: Lamb. 36; 5: Lamb. 31 (DAO F. Marty).

VAISSELLE ITALIQUE

Les productions italiques au sens large sont les mieux représentées au sein de la vaisselle (43,5 % du NMI). On y trouve les principaux ateliers de céramique à vernis noir (atelier des Petites Estampilles, vernis noir de Calès, campanienne A et B, autres vernis noirs italiques), mais aussi une abondante vaisselle, principalement culinaire, provenant majoritairement du sud de l'Italie et de Campanie.

Céramique à vernis noir de l'atelier des Petites Estampilles

6 bords, dont un muni de trous de réparation, et un fond décoré de 4 palmettes à disposition radiale présentent toutes les caractéristiques des bols Lamb. 27ab (fig. 18, 1-2) de l'atelier des Petites Estampilles. Cette forme, qui domine le répertoire de l'atelier, est diffusée dès la fin du IV^e s. et durant tout le III^e s. sur les sites du littoral gaulois occupés à cette époque. Le motif de la palmette en relief, dérivé des modèles attiques, pourrait avoir été produit jusqu'au milieu du III^e s.

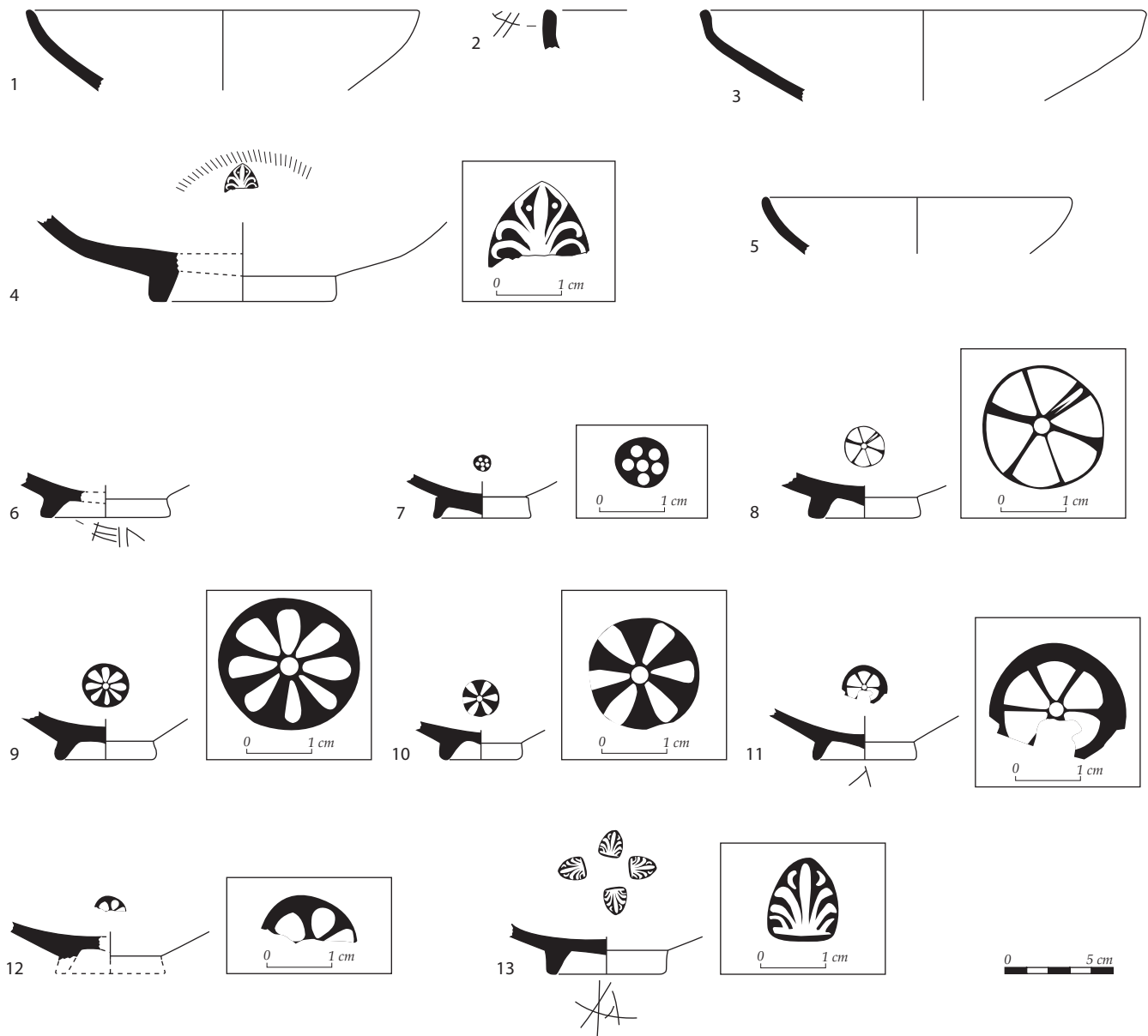


Fig. 19: Campanienne A. 1-2: Lamb. 27Ba; 3-4: Lamb. 27Bb; 5-13: Lamb. 27ab (DAO F. Marty).

Céramique à vernis noir de Calès

Cette production, assez discrète en Gaule en dehors du répertoire de la céramique campanienne B-oïde, est ici représentée par trois formes. La première, typique des ateliers, est une coupe Morel F1153 (fig. 18, 4) dont le bord est décoré de rinceaux, de la seconde moitié du III^e s. ou du début du II^e s. Deux assiettes Lamb. 36 (fig. 18, 4) et un bol Lamb. 31 (fig. 18-5), plus tardifs, sont diffusés parallèlement à la céramique campanienne A au II^e ou au début du I^{er} s. D'identification assez récente dans cette catégorie, ces deux formes sont principalement attestées à Lattes, en l'état actuel des recherches (Py, Adroher Auroux, Sanchez 2001, p. 430-433).

Céramique campanienne A

Près d'un tiers de la vaisselle tournée (29 % des fragments et 30,2 % du NMI) et 89,6 % du NMI des céramiques à vernis noir se composent de céramique campanienne A. Le répertoire est

extrêmement varié puisqu'il ne compte pas moins de 25 formes. Les plus utilisées sont les coupes Lamb. 27Ba (10,3 % ; fig. 19, 1-2) et la variante plus récente Lamb. 27 Bb (11,5 % ; fig. 19, 3-4) qui représentent ensemble 21,9 % des individus. Les bols Lamb. 27ab (19 % ; fig. 19, 5-13), d'apparition plus précoce, et Lamb. 31b (19,6 % ; fig. 20, 1) occupent la même place. Les assiettes Lamb. 36 (14,1 % ; fig. 20, 2) sont aussi largement appréciées. Ces vases complémentaires dans leur fonction, dans leur ensemble, acceptent une chronologie centrée sur le II^e s. La présence d'une seule assiette Lamb. 5/7 (fig. 20, 3), pour un total de 452 individus, incite à ne pas prolonger la séquence chronologique au-delà de la fin du II^e s. Les assiettes autres que Lamb. 36 et Lamb. 6 (fig. 20, 4), destinées semble-t-il à la consommation de poisson (Bats 1988, p. 203-205), sont d'ailleurs peu abondantes dans la mesure où l'on ne dénombre que 3 assiettes Lamb. 5 (fig. 20, 5-6) et une variante à petit bord bombé de la forme Lamb. 36, nommée Morel F1311 (fig. 20, 7). Parmi les formes les plus anciennes, apparues vers le milieu du III^e s., outre les premiers bols Lamb. 27ab, on compte 11 coupes

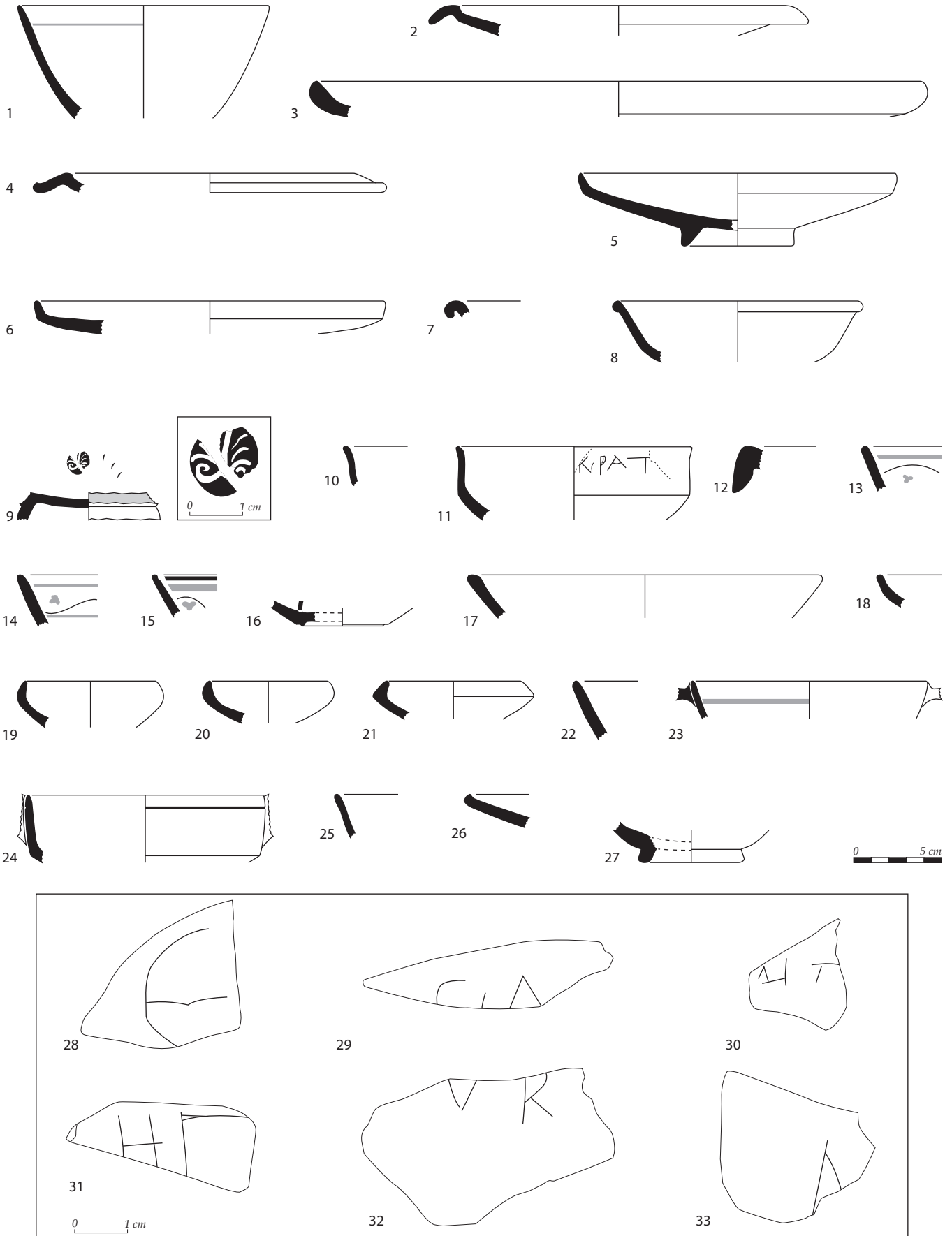


Fig. 20: Campanienne A. 1: Lamb. 31b; 2: Lamb. 36; 3: Lamb. 5/7; 4: Lamb. 6; 5-6: Lamb. 5; 7: Morel F1311; 8-9: Lamb. 28ab; 10-11: Lamb. 42Bc; 12: Lamb. 23; 13-14: Lamb. 31a; 15-16: Lamb. 33a; 17: Lamb. 33b; 18: Lamb. 27c; 19: Lamb. 25; 20: Lamb. 34a; 21: Lamb. 34b; 22: Lamb. 8B; 23: Lamb. 48A; 24: Lamb. 42/49; 25: Lamb. 49B; 26: Lamb. 55; 27: guttus?; 28-33: ind. (DAO F. Marty).

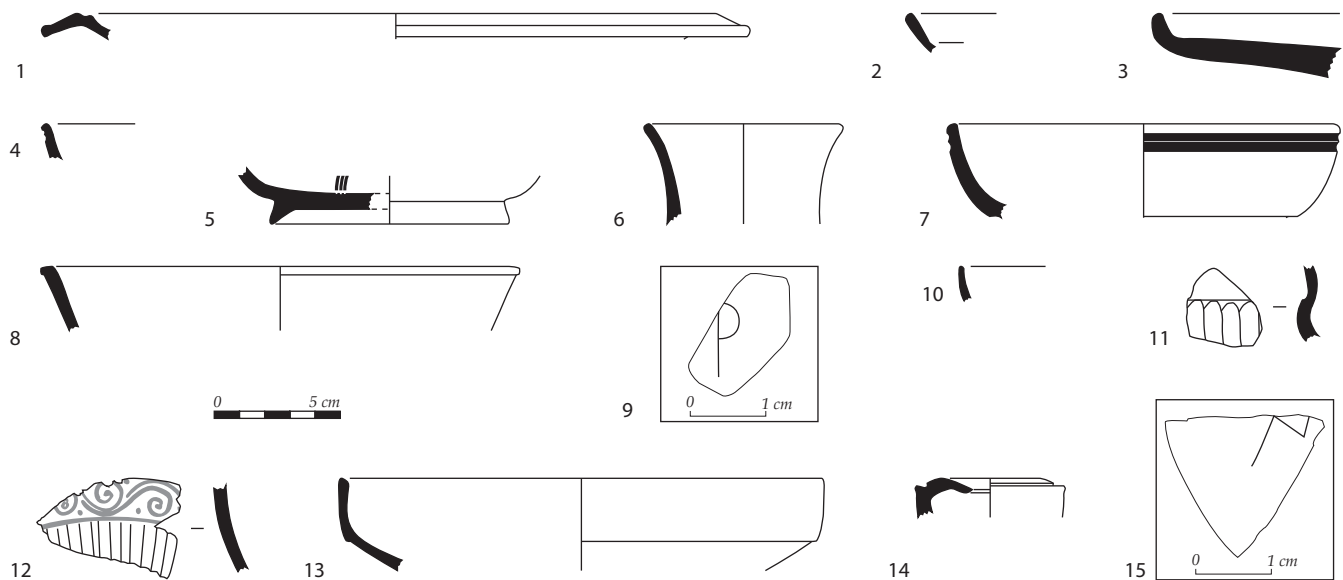


Fig. 21 : Campanienne B. 1 : Lamb. B6; 2 : Lamb. B7; 3 : Lamb. B5; 4-5 : Lamb. B1; 6 : Lamb. B3; 7 : Lamb. B1/8; 8 : Morel F2653; 9 : ind. Vernis noir italique. 10 : Lamb. 27ab; 11 : Morel F3530/3540; 12 : Morel F3685 ou 5231; 13 : Morel F2534; 14 : Morel F7740; 15 : ind. (DAO F. Marty).

Lamb. 28ab (fig. 20, 8-9), 3 coupes Lamb. 42Bc (fig. 20, 10-11) et 4 plats à poisson Lamb. 23 (fig. 20, 12). Au sein des récipients habituels au I^{er} s., sont listés des bols Lamb. 31a (fig. 20, 13-14) à décor interne de ligne ondulée incisée agrémentée de feuilles trilobées peintes, le tout délimité par deux lignes peintes horizontales blanches. Deux coupes Lamb. 33a (fig. 20, 15-16) utilisent le même style décoratif. Les coupes Lamb. 33b (fig. 20, 17), caractérisées par un bord biseauté, sont aussi abondantes que les bols Lamb. 31a mais ne les surpassent pas. Elles complètent, comme à Lattes (Py, Adroher Auroux, Sanchez 2001, fig. 62), les bols Lamb. 31b avec lesquels elles atteignent 23 % du total de la vaisselle campanienne A. Les coupes Lamb. 27c (fig. 20, 18) ainsi que les coupelles Lamb. 25 (fig. 20, 19), 34a (fig. 20, 20) et 34b (fig. 20, 21), bien que peu nombreuses, font partie du service habituel. Les 4 petits fragments de bords de coupe Lamb. 8B (fig. 20, 22), s'ils sont correctement identifiés, posent un problème dans le sens où l'on ne sait pas s'ils correspondent au modèle de l'épave de Giannutri, daté des environs de 140/130 (Morel 1981, p. 233, F2855 et p. 237, F2943), ou à une variante plus tardive du I^{er} s., largement répandue régionalement. Rien n'interdit en tout cas leur présence dans le faciès de la Roque d'Odor. Enfin, certains objets font partie des raretés connues par un petit nombre d'attestations régionales : un bol Lamb. 48A (fig. 20, 23), une coupe Lamb. 42/49 (fig. 20, 24), deux coupes Lamb. 49B (fig. 20, 25), 11 plats Lamb. 55 (fig. 20, 26) et un fond de vase fermé sans engobe interne supposé être un *guttus* (fig. 20, 27).

Des décors imprimés de type rosette et palmette ornent 9 vases. Ainsi, 6 bols Lamb. 27ab comportent une rosette centrale à 5, 6 ou 8 pétales (fig. 19, 7-12). La première, de petite taille, pourrait dater de la seconde moitié du III^e s., tandis que les autres seraient à situer à la fin du III^e ou au I^{er} siècle. Il en est de même des palmettes équipant des coupes Lamb. 27ab (fig. 19, 13), Lamb. 28ab (fig. 20, 9) et Lamb. 27B (fig. 19, 4).

Comme souvent, les vases en céramique campanienne A portent des graffiti réalisés après cuisson par leur propriétaire. L'alphabet utilisé, de même que les quelques éléments de noms reconnus, sont majoritairement grecs, mis à part peut-être pour une inscription. Le nom le plus explicite, gravé sur une coupe Lamb. 42Bc (fig. 20, 11),

mentionne un $\text{[}\kappa\rho\alpha\tau\text{]}$. Il s'agit très probablement de Κράτης ou d'un nom dérivé¹⁰. Sur le côté interne du pied d'un bol Lamb. 27ab (fig. 19, 6), d'éventuelles lettres résistent à toute lecture. Ce qui semble être un grand epsilon lunaire est placé sous un fond de vase indéterminé (fig. 20, 28). Quelques fragments de parois comportent des marques alphabétiques, parfois difficiles ou impossibles à déchiffrer car incomplètes (fig. 20, 29-33). On lit ainsi : $\text{[}\sigma\lambda\text{[}$ (fig. 20, 29) dont on ne sait s'il faut développer par un nom composé grec ou gaulois se terminant par le suffixe $\text{-}\sigma\lambda\lambda\omicron\varsigma$, parmi d'autres possibilités ; $\text{[}\eta\gamma\text{[}$ (fig. 20, 31) et $\lambda\text{?}$ (fig. 20, 33). $\text{[}\nu\rho\text{[}$ (fig. 20, 32), si la lecture est bonne, doit être latin. Un fond de bol Lamb. 27ab (fig. 19, 11) semble être marqué λ , mais les traits tracés sous le fond d'une autre coupe du même type (fig. 19, 13) évoquent plutôt des croix superposées, du reste assez courantes ailleurs. Un autre graffito sur un bord de coupe Lamb. 27Ba reste indéterminé (fig. 19, 2).

Céramique campanienne B

La céramique campanienne B, importée à partir du troisième quart du II^e s., reste bien entendu modeste, comme partout ailleurs dans le sud de la Gaule, face à la campanienne A puisqu'elle ne constitue que 1,3 % du NMI de la vaisselle tournée. Les assiettes, avec les formes Lamb. B6 (fig. 21, 1), B7 (fig. 21, 2) et surtout B5 (fig. 21, 3), constituent plus de la moitié du répertoire morphologique. Celui-ci est toutefois relativement varié dans la mesure où sont représentées 4 coupelles Lamb. B1 (fig. 21, 4-5), une coupelle Lamb. B3 (fig. 21, 6), 2 coupes Lamb. B1/8 (fig. 21, 7) et une coupe Morel F2653 (fig. 21, 8). Cette dernière est plutôt rare, puisque absente à Lattes, mais attestée par 5 exemplaires à Olbia (Bats 1988, p. 140). Comme sur la campanienne A, un tesson informe porte un graffito tracé après cuisson (fig. 21, 9). Une seule lettre est conservée : $\text{[}\rho\text{[}$.

10. *Le Lexicon of Greek Personal Names* (<http://www.lgpn.ox.ac.uk/database/lgpn.php>) répertorie 120 Κράτης . Les noms dérivés, relatifs à la puissance, sont extrêmement variés et nombreux.

Céramique à vernis noir italique

On regroupe dans cette catégorie des céramiques à vernis noir mal caractérisées, diffusées en très faibles quantités par rapport aux catégories précédentes ou dont l'origine, supposée italique, reste incertaine. Sont ainsi abordées la céramique à vernis noir étrusque, la céramique étrusque peinte puis les autres productions.

Faiblement représentée en Gaule, la céramique à vernis noir étrusque fournit deux lèvres très fines de coupes Lamb. 27ab (fig. 21, 10) et un fragment de panse de cratérisque Morel F3530/3540 (fig. 21, 11) à décor de godrons du IV^e ou du III^e s. La première forme, assez proche des coupes de l'atelier des petites estampilles de la fin du IV^e et du III^e s. puis des coupes en céramique campanienne A qui leur succèdent, a été pour la première fois mise en évidence dès le premier quart du IV^e s. à Lattes (Py, Adroher Auroux, Sanchez 2001, p. 1145) en production italique au sens large du terme. Son classement dans la céramique étrusque ne doit donc pas surprendre surtout lorsque l'on sait que les ateliers producteurs ont été nombreux en Italie si l'on en croit J.-P. Morel (1981, formes 2783, 2784 et 2787). Les cratérisques de Lattes, pour leur part, sont classés parmi les céramiques à vernis noir de Rosas (Py, Adroher Auroux, Sanchez 2001, p. 1229-1232). Cette catégorie semble absente à la Roque d'Odor, sans doute en raison de circuits d'approvisionnement différents de part et d'autre du Rhône. Les cratérisques d'Olbia sont d'ailleurs eux aussi attribués à l'Etrurie bien que la céramique à vernis noir de Rosas y soit attestée par une dizaine de fragments (Bats 1988, p. 96-97).

Un fragment de panse, à décor de godrons en reliefs surmontés d'une ligne horizontale et de volutes peintes en rouge, appartient vraisemblablement à une *péliké* Morel F3685 ou à une cruche Morel F5231 (fig. 21, 12) en céramique étrusque peinte du dernier quart du IV^e s. ou de la première moitié du III^e s.

Quelques tessons correspondant à un minimum de deux individus, n'appartenant pas aux grandes catégories de céramiques à vernis noir reconnues, mais dont l'origine italique est supposée, sont également regroupés ici dans l'attente d'un classement plus pertinent. Une coupe à lèvre haute, verticale et saillante, de type Morel F2534 (fig. 21, 13), pourrait être originaire de la région de Sutri où elle semble relativement abondante au II^e s. (Morel 1981, p. 179). Un encrier à panse cylindrique, ouverture étroite et rainure périphérique, classé parmi l'espèce Morel F7740 (fig. 21, 14), apporte, avec les graffiti, un témoignage supplémentaire de la pratique de l'écriture à la Roque d'Odor. En raison de la rareté de cette forme, ni son origine, ni sa datation à l'intérieur d'une séquence chronologique II^e-I^{er} s. ne peuvent être précisées. On relèvera enfin la présence d'un tesson informe (fig. 21, 15) sur lequel est gravé, après cuisson, un]v[ou un]μ[.

Céramique à parois fines

Les gobelets à parois fines républicains de la Roque d'Odor (2,7 % du NMI de la vaisselle tournée) paraissent être tous originaires de la péninsule italique. Plus de la moitié répondent au type Mayet 2 (fig. 22, 1) des II^e et I^{er} s. Un décor d'épine à la barbotine doit certainement être classé dans la variante Mayet 2.1 (fig. 22, 2) de la seconde moitié du I^{er} s. Viennent ensuite les gobelets Mayet 1 (fig. 22, 3) et 1a (fig. 22, 4) à décor de perles en relief datables du troisième quart du II^e s. et du I^{er} s. Deux bords de gobelets Mayet 3 (fig. 22, 5), deux fonds de gobelets Mayet 3.2 (fig. 22, 6) et un gobelet Mayet 10 (fig. 22, 7) font partie des quelques exemplaires attestés dans les trois derniers quarts du I^{er} s. et même dans la

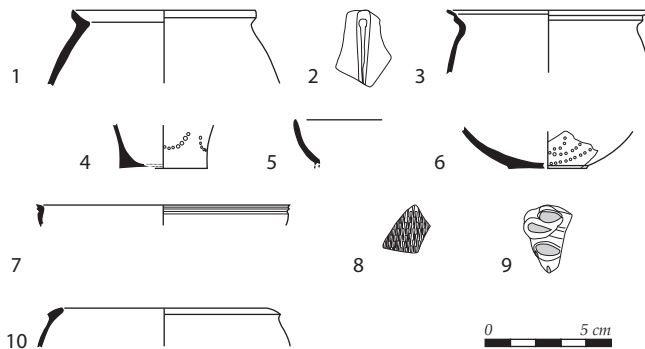


Fig. 22 : Parois fines. 1 : Mayet 2 ; 2 : Mayet 2.1 ; 3 : Mayet 1 ; 4 : Mayet 1a ; 5 : Mayet 3 ; 6 : Mayet 3.2 ; 7 : Mayet 10 ; 8-10 : ind. (DAO F. Marty).

seconde moitié du siècle pour la dernière forme. Deux décors à la barbotine, l'un de petites épines très serrées (gobelet de type ACO ? ; fig. 22, 8), l'autre de lunules (fig. 22, 9), n'ont pas été attribués à une forme précise. Un bord convergent à lèvre épaissie, saillante (fig. 22, 10), est bien originaire de la côte tyrrhénienne de l'Italie par sa pâte à dégraissant noir volcanique, mais n'entre pas dans les typologies les plus couramment utilisées.

Céramique culinaire sud-italique

La céramique culinaire sud-italique (6,5 % du NMI de la vaisselle tournée), additionnée à celle du groupe 1 (*cf. infra*), compte pour 17,4 % du NMI des céramiques de cuisson tournées et non tournées. Elle occupe donc une place non négligeable au sein de la vaisselle de la Roque d'Odor. Cette catégorie, dénommée « commune grecque » par M. Bats (1993) – le terme étant pris dans son acception culturelle¹¹ – regroupe des productions probablement issues de plusieurs ateliers supposés sud-italiques. Les pâtes, dures, sonnantes et rugueuses au toucher, sont de couleur orange, rouge ou grise, à surface externe brun-rouge à grise. Le dégraissant, fin et abondant, est essentiellement quartzueux avec des grains blancs, mais comporte aussi parfois des grains noirs et des particules de mica. Ce type de céramique a dû être produit dans chaque cité d'Italie du sud. Quelques ateliers sont connus par l'archéologie tels ceux de Laos (Munzi Santoriello 2009) et de Métaponte (Quercia 2003). La recherche bibliographique menée sur les publications des fouilles d'Italie du Sud, de Sardaigne, de Sicile et d'Afrique du Nord laisse entrevoir un répertoire morphologique commun à toutes ces zones, mais aucune forme ne correspond exactement dans le détail à celles empruntant les circuits économiques massaliètes. Les céramiques communes grecques de l'épave Sanguinaires A, en Corse, attribuées en grande partie à la mer Egée ou à l'Anatolie, n'apportent pas d'élément de réponse supplémentaire (Cibecchini *et al.* 2012, p. 48-53). Si l'on regarde de près les découvertes de l'Agora d'Athènes (Rotroff 2006, p. 36-53 et 165-199), rien ne permet non plus de penser que nous avons plutôt affaire à des productions de Méditerranée orientale. Les comparaisons les plus approchantes ont en réalité été faites sur le mobilier découvert à Carthage pour les formes COM-GRE 2c-bd1, 3b1, 3b1a et 3b2

11. Le terme de « céramique culinaire méditerranéenne » ne serait-il pas plus approprié dans la mesure où la typologie recoupe largement celle de la vaisselle punique ? Dans la présentation qui suit, nous avons fait le choix d'éclater ce groupe pour le répartir dans différentes catégories en fonction des origines supposées (culinaire sud-italique, commune campanienne, culinaire punique, commune massaliète).

(Bechtold 2007, fig. 217, 2353, fig. 219, 2361-2362; Vegas 1999, fig. 103, 1, fig. 105, 1-2, fig. 106, 1). Sans doute sont-elles issues des mêmes ateliers à grande diffusion. L'analyse pétrographique de notre groupe 1 (cf. *infra*), très proche typologiquement de l'essentiel du corpus réuni sous l'appellation «céramique culinaire sud-italique» suggère que la majorité des vases est originaire de la Calabre méridionale ou du nord-est de la Sicile.

Dans l'état actuel des recherches, la typologie du *Dicocer* (Bats 1993; Py, Adroher Auroux, Sanchez 2001) nous a donc paru être la mieux adaptée pour classer l'essentiel de ces céramiques. Parmi les formes utilisées, la *lopas* prédomine largement (66 %), suivie de la *caccabé* (31 %). La *chytra*, qui est l'équivalent du pot, ne compte qu'un exemplaire, sans doute parce que sa fonction pouvait être aisément remplie par de la vaisselle locale ou régionale. Deux couvercles seulement, (2 bords COM-GRE 5-bd1 (fig. 23, 1) et 5-bd3 (fig. 23, 2) ainsi qu'une préhension en bouton creux COM-GRE 5c2 (fig. 23, 3) pouvaient s'adapter à ces récipients. Là aussi, d'autres catégories de céramique devaient fournir des couvercles adaptables à la vaisselle de cuisson de type grec, en particulier la céramique commune campanienne. Les *lopades* les plus abondantes (53 %), de type COM-GRE 3b2 (fig. 23, 4-5), sont datables du milieu du III^e au début du I^{er} siècle. Mais les exemplaires plus anciens, du milieu du IV^e à la fin du III^e s., sont aussi numériquement bien présents : COM-GRE 3b1 (17 % ; fig. 23, 6) et 3b1a (25 % ; fig. 23, 7-8). Deux variantes peu communes de *lopades* COM-GRE 3 (fig. 23, 9-10) restent pour le moment sans attribution chronologique précise. En ce qui concerne les *caccabai*, le type COM-GRE 2c-bd1 (43 % ; fig. 23, 11-12) du milieu du IV^e à la fin du III^e s. est largement majoritaire. À la même période existent quelques *caccabai* COM-GRE 2c-bd2 (fig. 23, 13). Une seule *caccabé* COM-GRE 2c-bd3 (fig. 23, 14) du milieu du IV^e au milieu du II^e s. est reconnue. Les exemplaires les plus tardifs, COM-GRE 2c-bd4 (fig. 23, 15) des II^e-I^{er} s., ne comptent que pour 26 % des *caccabai*. Il semble donc que l'usage des *caccabai*, déjà inférieur à celui des *lopades* aux IV^e-III^e s. (environ 1 *caccabé* pour 1,5 *lopades*), s'amenuise encore au II^e s. jusqu'à atteindre un ratio d'environ une *caccabé* pour quatre *lopades*. Comme pour les *lopades*, une *caccabé* de type COM-GRE 2 (fig. 23, 16) reste marginale.

Deux bords de *caccabai* Guerrero I.2.B (fig. 23, 17) se distinguent aussi du reste de la série, notamment par des parois plus épaisses et un aspect de pâte différent. Celle-ci est uniformément grise avec une surface brun clair. Les inclusions minérales, très fines, comportent du quartz, des grains blancs, d'autres noirs et de rares particules de mica. Quatre *caccabai* de ce type sont signalées sur l'îlot de Na Guardis, au sud de Majorque. D'après V. M. Guerrero, l'atelier de production est inconnu, mais des céramiques similaires (pâte de classe B) se retrouveraient en assez grand nombre à Carthage (Guerrero 1995, p. 75-76 et fig. 8). Pour ce dernier site, S. Lancel en figure trois exemplaires des IV^e-III^e s., de la première moitié et du deuxième quart du II^e s. (Lancel 1987, pl. 16, 441a1-441b2). En Gaule, l'épave du Grand Congloué 1 en fournit un exemplaire à l'extrême fin du III^e s. (Benoit 1961, pl. 19, 18). Une *caccabé* probablement apparentée, mais avec une lèvre à méplat horizontal, était aussi en usage vers -50 sur l'habitat gaulois de la Cloche (Marty 1999, fig. 55, 92).

Céramique culinaire sud-italique du groupe 1

Parmi les céramiques culinaires sud-italiques, nous avons pu isoler un groupe technologique, que nous nommons groupe 1,

facilement reconnaissable à sa pâte grise, à cœur généralement brun-rouge, comportant des inclusions sableuses fines et abondantes laissant voir à l'œil nu une constellation de petits points blancs à la surface des tessons. L'analyse pétrographique réalisée par Claudio Capelli¹² indique que les inclusions sont majoritairement d'origine métamorphique acide, avec de rares silic : quartz et feldspath abondants, quelques fragments de gneiss et de mica-schistes. Le cortège minéral renvoie à une aire de provenance limitée à la Calabre méridionale et au nord-est de la Sicile.

Ce groupe constitue 16,6 % des tessons de céramique culinaire sud-italique. Son répertoire morphologique montre de fortes affinités avec la catégorie précédente. En effet, certains profils sont très similaires. C'est le cas des *caccabai* COM-GRE 2c-bd4 (fig. 23, 18) et des *lopades* COM-GRE 3b1a (fig. 23, 19) et 3b2 (fig. 23, 20). Il est donc fort probable qu'une grande partie des céramiques culinaires sud-italiques reçues à la Roque d'Odor ait la même origine géographique, la légère variabilité des pâtes étant peut-être due en grande partie à l'existence de plusieurs ateliers et à des modes de cuisson sensiblement différents. Le corpus du groupe 1 comporte également des *caccabai* COM-GRE 2c (fig. 23, 21), des *lopades* COM-GRE 3b1 (fig. 23, 22) et 3c2 (fig. 23, 23). Cette dernière forme n'est pas sans rappeler le plat de cuisson punique Hayes 191 (Hayes 1972, p. 206), mais avec une lèvre inclinée plus courte et un ressaut interne plus marqué.

Céramique à vernis rouge pompéien

La céramique à vernis rouge pompéien de Campanie, faiblement représentée, compte un plat à bord en amande Goudineau 1-3 (fig. 24, 1) du I^{er} s. et un plat plus ancien à lèvre bombée pendante et ressaut supérieur Bolsena 5.4 (fig. 24, 2). Cette forme, peu courante en Gaule, peut être datée grâce à la stratigraphie de Bolsena des années 220/130 (Goudineau 1970).

Céramique commune campanienne

La céramique commune campanienne (6,8 % du NMI de la vaisselle tournée) est bien reconnaissable à l'œil nu grâce à sa pâte généralement rouge brique constellée de particules noires volcaniques. Elle complète les chargements de vin italique à bord des navires et les expéditions de céramique à vernis noir campanienne. Les formes les plus anciennes sont probablement une *caccabé* COM-GRE 2c (fig. 24, 3) apparue dès le milieu du IV^e s., cinq *chytra* COM-GRE 1c (fig. 24, 4) et un pot COM-IT 1a / Olcese 1 (fig. 24, 5) des IV^e-III^e s. Un pot de variante Olcese 2 (fig. 24, 6) est encore produit jusqu'au II^e s. Le reste du répertoire est globalement daté des II^e-I^{er} s. Les *patinae* sont particulièrement bien représentées (25 %), surtout par les formes COM-IT 6c (fig. 24, 7) à lèvre droite rainurée et COM-IT 6d (fig. 24, 8) à lèvre repliée rainurée et, dans une moindre mesure, COM-IT 6e (fig. 24, 9) à lèvre simple et COM-IT 6g (fig. 24, 10) à lèvre triangulaire. Les récipients de cuisson comprennent aussi deux *patellae* COM-IT 4a (fig. 24, 11), des poêles COM-IT 5a (fig. 24, 12-13) à bord mouluré ou non et quelques pots dont les formes sont ici attestées par un seul exemplaire : pot COM-IT 1b (fig. 24, 14) dans le style des pots étrusco-latiaux, COM-IT 2 (fig. 24, 15) à deux anses, Olcese 15 (fig. 24, 16) à bord en bandeau ou indéterminé à lèvre divergente

12. Je remercie Claudio Capelli (Dipartimento di Scienze della Terra dell' Ambiente e della Vita [DISTAV], Università degli Studi di Genova) d'avoir accepté de réaliser cette analyse (lame mince n° 9812).

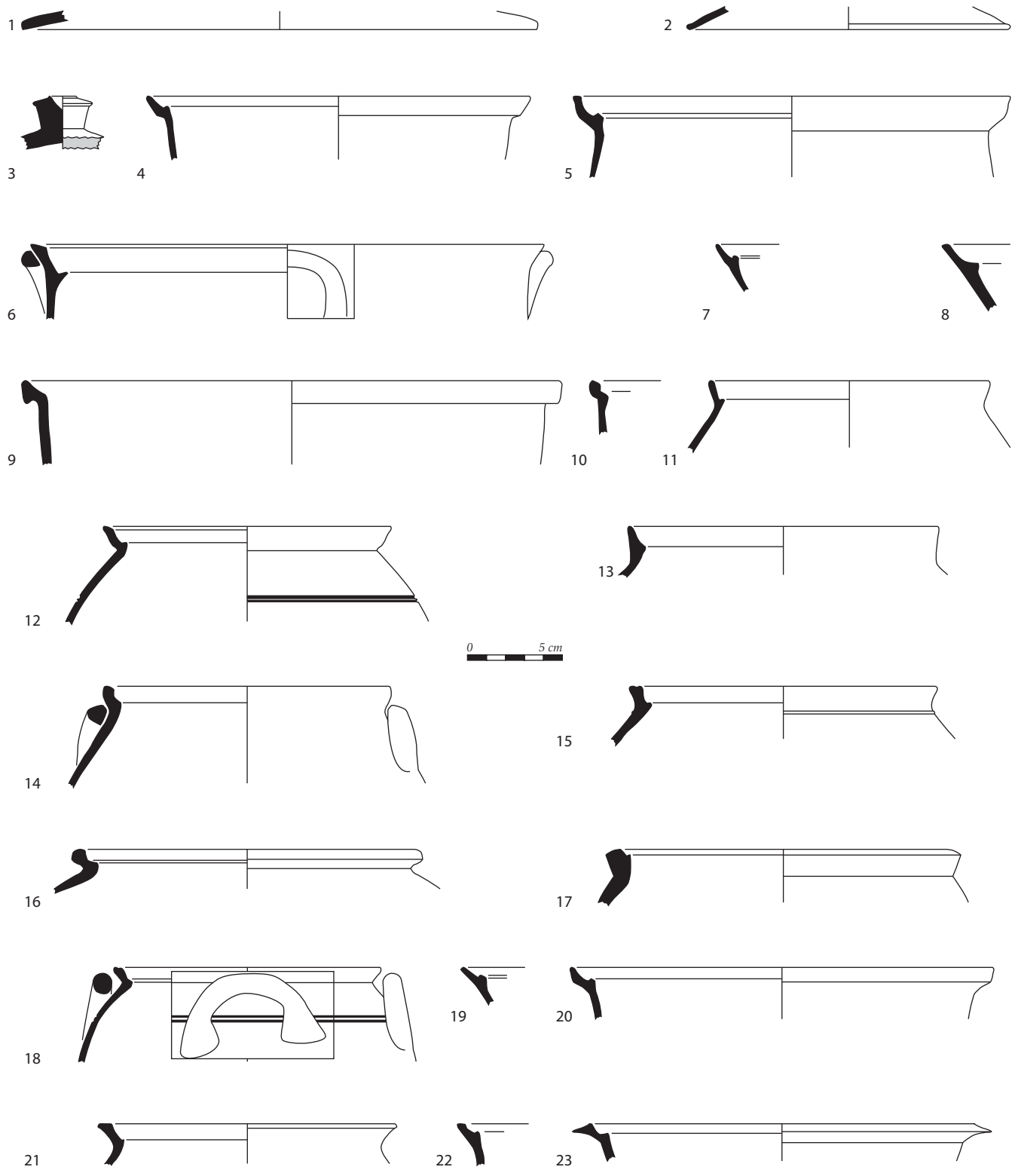


Fig. 23 : Culinaire sud-italique. 1: COM-GRE 5-bd1; 2: COM-GRE 5-bd3; 3: COM-GRE 5c2; 4-5: COM-GRE 3b2; 6: COM-GRE 3b1; 7-8: COM-GRE 3b1a; 9-10: COM-GRE 3; 11-12: COM-GRE 2c-bd1; 13: COM-GRE 2c-bd2; 14: COM-GRE 2c-bd3; 15: COM-GRE 2c-bd4; 16: COM-GRE 2; 17: Guerrero I.2.B. Culinaire sud-italique du groupe 1. 18: COM-GRE 2c-bd4; 19: COM-GRE 3b1a; 20: COM-GRE 3b2; 21: COM-GRE 2c; 22: COM-GRE 3b1; 23: COM-GRE 3c2 (DAO F. Marty).

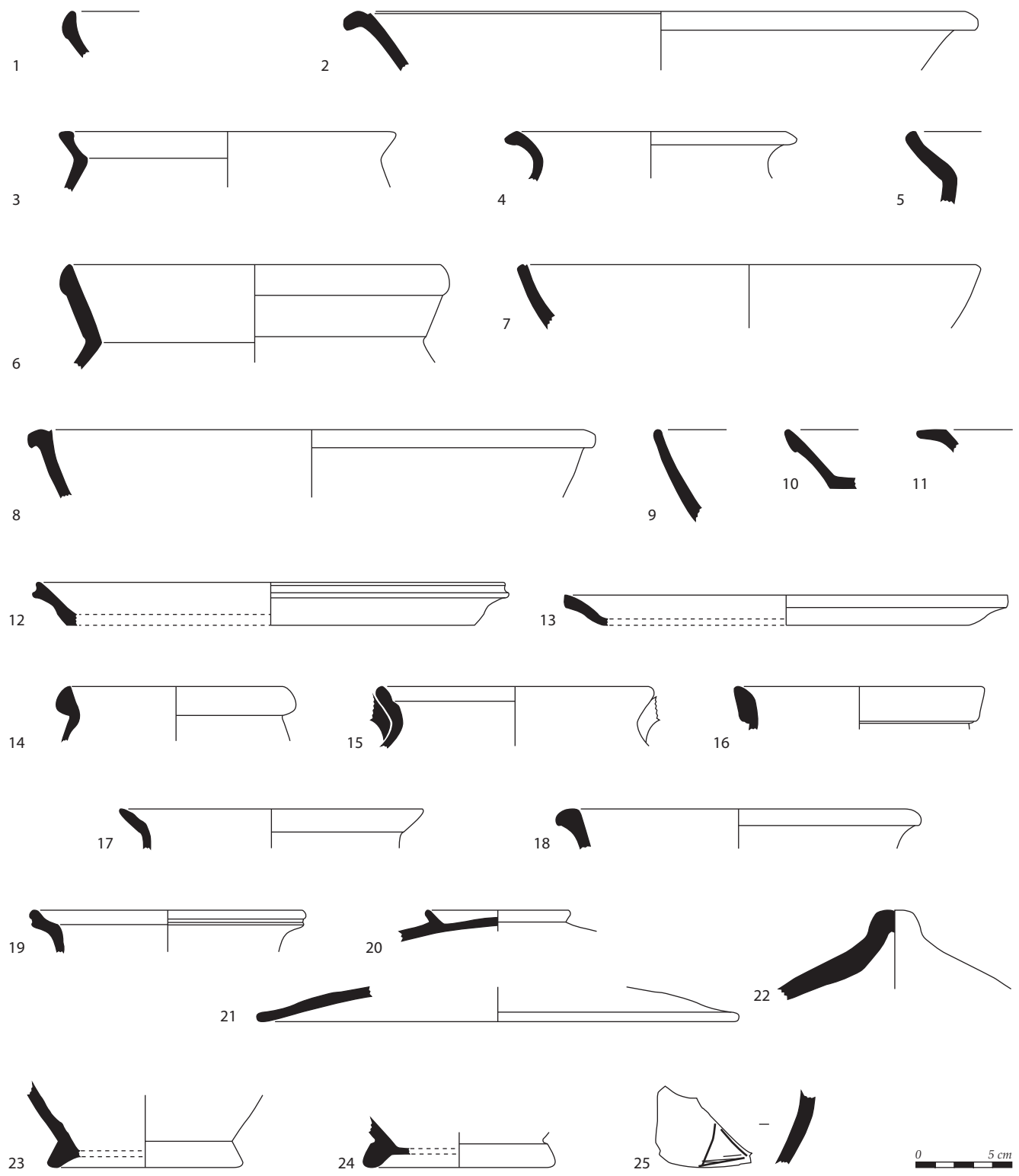


Fig. 24: Vernis rouge pompéien. 1: Goudineau 1-3; 2: Bolsena 5.4. Commune campanienne. 3: COM-GRE 2c; 4: COM-GRE 1c; 5: COM-IT 1a / Olcese 1; 6: COM-IT 1a / Olcese 2; 7: COM-IT 6c; 8: COM-IT 6d; 9: COM-IT 6e; 10: COM-IT 6g; 11: COM-IT 4a; 12-13: COM-IT 5a; 14: COM-IT 1b; 15: COM-IT 2; 16: Olcese 15; 17-19: pot ind.; 20-21: COM-IT 7a; 22: COM-IT 7e; 23-25: COM-IT 9 (DAO F. Marty).

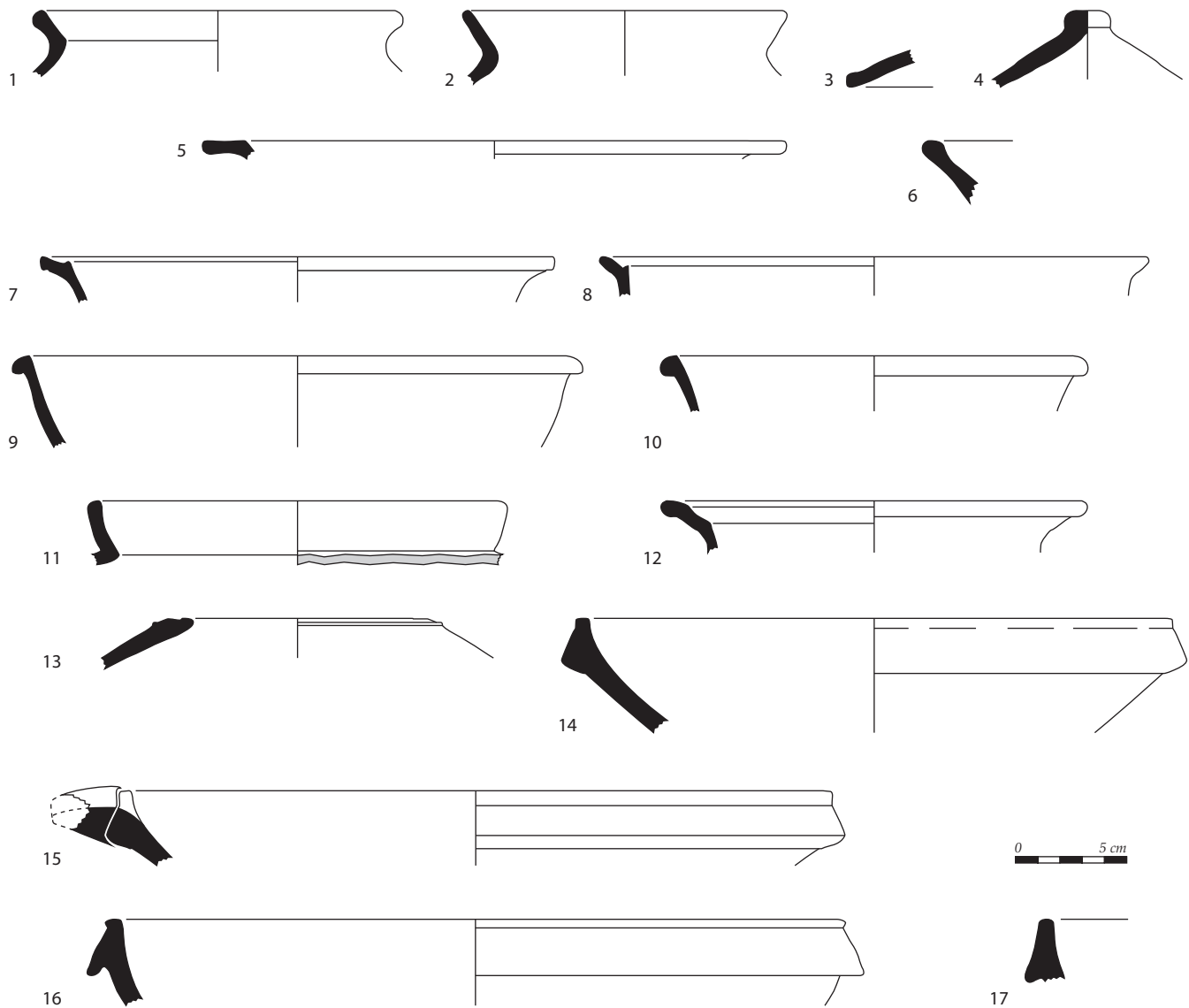


Fig. 25: *Commune italique*. 1-2: COM-IT 1a / Olcese 1 ; 3: COM-IT 7 ; 4: COM-IT 7e ; 5: COM-IT 4a ; 6: COM-IT 4b ; 7-8: Olcese 2 ; 9-10: COM-IT 6h ; 11-13: pot ind. Mortier italique. 14-15: COM-IT 8d ; 16: COM-IT 8e ; 17: COM-IT 8f (DAO F. Marty).

(fig. 24, 17), épaissie (fig. 24, 18) ou moulurée (fig. 24, 19). La moitié du corpus est constituée de couvercles COM-IT 7a (fig. 24, 20-21) associés aux vases de cuisson et notamment bien adaptés aux *patinae*. Un bouton de préhension de couvercle COM-IT 7e (fig. 24, 22) est plus tardif, sans doute du 1^{er} s. av. ou du 1^{er} s. ap. J.-C. On notera enfin l'existence de deux fonds de cruches (fig. 24, 23-24) et d'un fragment, situé dans la partie supérieure de la panse, gravé après cuisson d'un delta (fig. 24, 25).

Céramique commune italique autre

3,1 % du NMI de la vaisselle tournée est constitué de céramiques communes d'origine italique que la pâte ne permet pas de classer dans les catégories «céramique étrusco-latiale» et «céramique campanienne». Leur origine exacte reste à préciser. On retrouve comme précédemment, dans le corpus, trois pots COM-IT 1a / Olcese 1 (fig. 25, 1-2), de nombreux couvercles COM-IT 7 (fig. 25, 3) dont deux préhensions tardives COM-IT 7e (fig. 25, 4), une cruche COM-IT 9 et une patella COM-IT 4a (fig. 25, 5). Une patella COM-IT 4b (fig. 25, 6), des III^e-II^e s., se situe clairement dans la

tradition des *lopades* sud-italiques. Les *patinae* sont, comme pour la commune campanienne, majoritaires, avec notamment le type Olcese 2 (fig. 25, 7-8) à bord divergent à gorge interne du II^e s. et COM-IT 6h (fig. 25, 9-10) à bord épaissi arrondi du II^e et de la première moitié du I^{er} s. Les autres pots présentent des profils variés, à lèvre en gouttière (fig. 25, 11), lèvre divergente facettée (fig. 25, 12) ou bord convergent mouluré (fig. 25, 13).

Mortier italique

Les mortiers italiens (1,3 % du NMI de la vaisselle tournée) constituent une famille homogène, à pâte campanienne rouge parsemée de particules volcaniques noires, de laquelle sont issues trois variantes caractérisées par le profil de la lèvre. Le type COM-IT 8d (fig. 25, 14-15), à lèvre triangulaire, semble être produit dès le deuxième quart du II^e s. et se retrouve encore au I^{er} s. Le type majoritaire, COM-IT 8e (fig. 25, 16), à lèvre triangulaire pendante, est toujours bien représenté aux II^e et I^{er} s. Enfin, le mortier COM-IT 8f (fig. 25, 17), dont il n'existe qu'un bord à la Roque d'Odor, est plus tardif, apparaissant à la fin du II^e s.

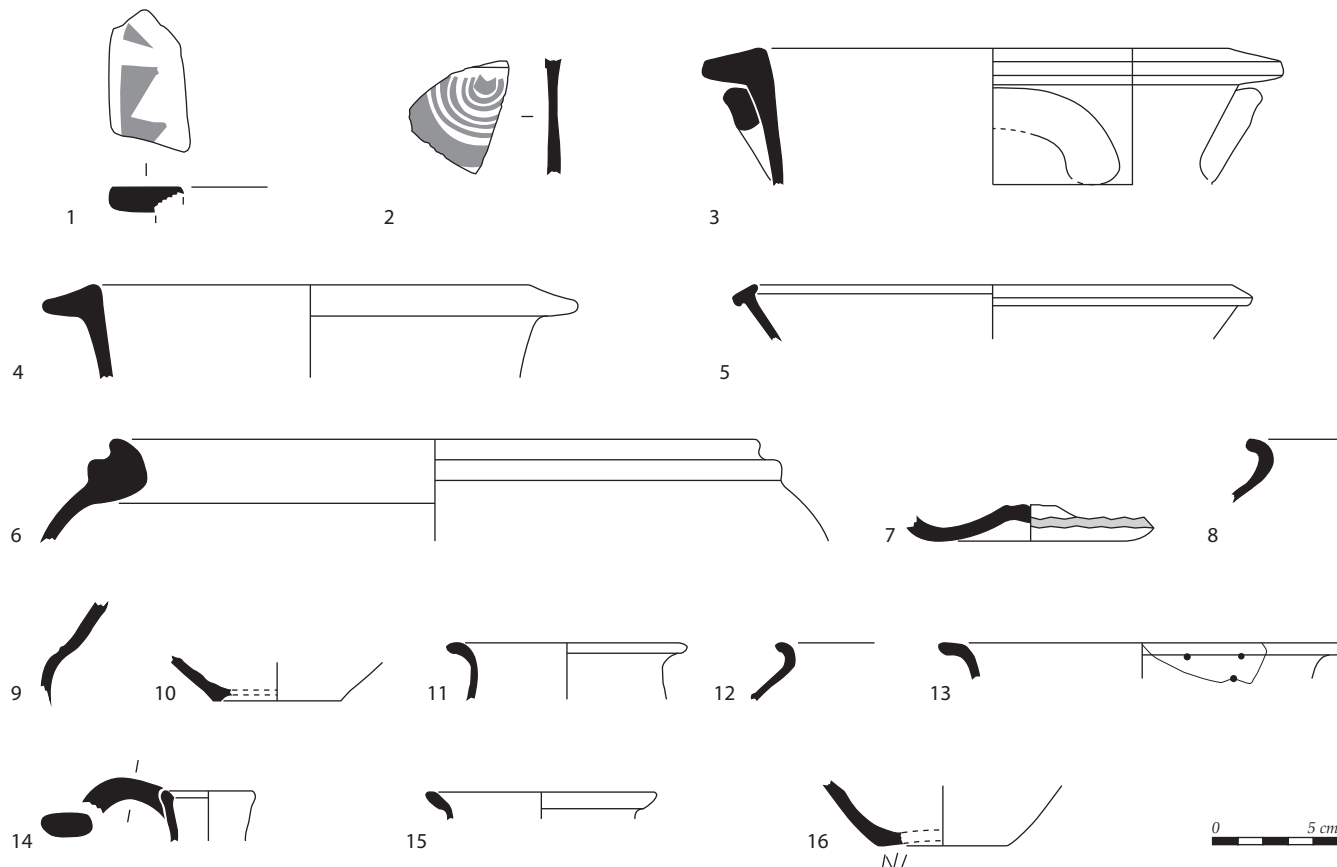


Fig. 26 : *Ibérique peinte.* 1-2: IB-PEINTE 2711; 3-4: IB-PEINTE 2721; 5: IB-PEINTE 3811f. *Commune ibérique.* 6: jarre; 7: COM-IB Jt1 ou 2; 8: COM-IB Jt2; 9: COM-IB Jt3; 10: COM-IB Gb4. *Grise de la côte catalane.* 11: COT-CAT Gb0; 12: COT-CAT Jt1; 13: COT-CAT Cc0; 14: COT-CAT Cc7; 15: COT-CAT Gb12; 16: ind. (DAO F. Marty).

VAISSELLE IBÉRIQUE

La Catalogne fournit 3,4 % (NMI) de la vaisselle à travers les productions grises de la côte catalane et les céramiques communes ibériques peinte et achrome. On ne sait toujours pas si le produit phare, l'olpé biconique, était exporté pour lui-même ou pour son éventuel contenu. Autrement dit, il n'est pas encore certain que ces récipients soient réellement des éléments du service de table proprement dit. Il peut tout aussi bien s'agir, comme pour les *sombreros de copa*, d'emballages destinés à commercialiser de petites quantités de denrées comme on l'observe, par exemple, avec la majorité des cruches en pâte claire à l'époque romaine, presque toujours poissées quand elles sont découvertes en milieu humide et parfois fermées avec un bouchon en liège (Marty 2002b).

Céramique ibérique peinte

Très faiblement importée à La Roque d'Odor, la céramique ibérique peinte est, comme partout ailleurs hors d'Espagne, essentiellement attestée par des *sombreros de copa*. Les deux variantes définies, IB-PEINTE 2711 (fig. 26, 1-2) à corps cylindrique et lèvre horizontale et 2721 (fig. 26, 3-4) à corps tronconique et lèvre inclinée – dont un exemplaire à anses plaquées – sont reconnues. De la première forme sont notamment conservés un décor peint en dents de scie sur le dessus de la lèvre et un fragment de panse, situé juste au-dessous de la lèvre, orné de demi-cercles concentriques. Ces décors correspondent au style ampuritain sans que l'on puisse

davantage préciser. Un fragment de coupe IB-PEINTE 3811f (fig. 26, 5) pourrait provenir des ateliers de Fontscaldes qui sont les seuls actuellement connus à avoir produit cette forme et dont l'activité est datée des II^e-I^{er} s. (Guérin 1986, p. 33-35).

Céramique commune ibérique

Parallèlement à la céramique peinte, le site reçoit de faibles quantités de céramiques communes ibériques non ornées. Une jarre de stockage à bord convergent mouluré (fig. 26, 6) est datée en Catalogne du III^e s. et de la première moitié du II^e s. (Burillo 2008, fig. 5, 1). Cette forme n'était pas encore reconnue en Gaule. La chronologie des autres récipients, plus ordinaires, est centrée sur le II^e s., avec des attestations possibles dès le III^e s. et jusqu'au milieu du I^{er} s. Ce sont un bord de cruche indéterminée, des jattes COM-IB Jt1 ou 2 (fig. 26, 7) et Jt2 (fig. 26, 8), un fragment de panse bien reconnaissable de jatte Jt3 (fig. 26, 9) et un fond d'olpé Gb4 (fig. 26, 10) reprenant le modèle des céramiques grises de la côte catalane.

Céramique grise de la côte catalane

Cette catégorie est la mieux représentée des céramiques ibériques puisqu'elle atteint 3,4 % du NMI de la vaisselle tournée. Toujours centrée sur le II^e s., elle est constituée à 90 % d'olpés biconiques COT-CAT Gb0 (fig. 26, 11), l'état de fragmentation ne permettant pas d'identifier clairement les variantes possibles. À côté de cette forme dominante, on recense deux jattes COT-CAT Jt1 (fig. 26, 12), copies à cuisson réductrice de la forme COM-IB Jt1

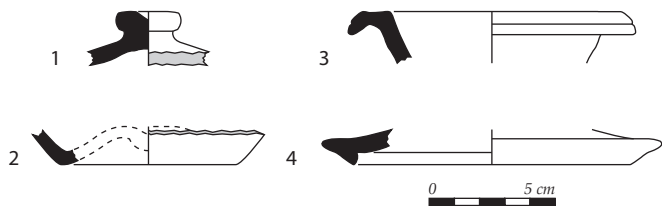


Fig. 27 : Culinaire punique. 1: COM-GRE 5c2. Commune punique. 2: COM-PUN 521a; 3: bol ?; 4: COM-PUN 911 (DAO F. Marty).

plus courante, des III^e-II^e s., un bord de cruche indéterminée à col large perforé de trous de réparation (fig. 26, 13), une cruche à col étroit COT-CAT Cc7 (fig. 26, 14) et un gobelet COT-CAT Gb12 (fig. 26, 15). Ce dernier est une forme apparue tardivement, attestée de la fin du II^e s. au milieu du I^{er} s., qui copie les gobelets tardorépublicains italiques à parois fines. Enfin, un fond plat de vase indéterminé (fig. 26, 16) porte un graffito gravé après cuisson pouvant se lire VI, sans doute le début d'un nom.

VAISSELLE PUNIQUE

La céramique culinaire et la céramique commune puniques ne constituent que 0,3 % (NMI) de la vaisselle. Ces catégories, bien qu'anecdotiques, accompagnent les quelques amphores de même origine.

Céramique culinaire punique

Deux couvercles COM-GRE 5c2 (fig. 27, 1) seulement sont classés dans les céramiques culinaires de provenance africaine bien reconnaissables à leur pâte rouge contenant un fin dégraissant de grains de quartz éolien. Leur datation admet une séquence chronologique large entre le V^e et le I^{er} s. Ces ustensiles complètent à la marge le répertoire des céramiques culinaires sud-italiques avec lequel elles entretiennent des affinités fonctionnelles, les vases ayant en commun de nombreux traits typologiques. Pour l'heure, un seul atelier produisant ce type de céramique est connu à Tunis au III^e s. ou dans la première moitié du II^e s. Les formes illustrées dans la publication se rapportent à la *caccabé* et à la *lopas* (Fantar 1972).

Céramique commune punique

Comme partout en Gaule, la céramique commune punique est quantitativement très limitée. Deux fonds concaves devaient équiper des cruches COM-PUN 521a (fig. 27, 2), forme la mieux diffusée en Gaule entre le milieu du IV^e s. et la fin du II^e s. Un bord de vase à lèvre horizontale et extrémité repliée vers le bas, munie

d'un sillon externe, est plus original. On ne sait s'il faut en faire un bol ou une cruche à embouchure large (fig. 27, 3). On compte aussi un bouchon COM-PUN 911 (fig. 27, 4) devant être mis en relation avec les quelques amphores puniques recueillies sur le site.

VAISSELLE RÉGIONALE TOURNÉE

Les productions de Marseille et de sa région occupent naturellement une place de choix à La Roque d'Odor puisque la vaisselle régionale tournée atteint 30,5 % (NMI) du total de la vaisselle. À côté de catégories anciennes (grise monochrome et pseudo-attique), les ateliers procurent tout au long de l'occupation une quantité considérable de céramique claire, mais aussi quelques mortiers. Plus rare mais déjà attestée, la céramique grise peinte compte un individu. La collection permet aussi d'identifier une catégorie de céramique commune massaliète passée jusqu'ici inaperçue et copiant indubitablement le répertoire culinaire sud-italique.

Céramique pseudo-attique massaliète

Cette céramique à vernis noir, produite par les ateliers massaliètes, est caractéristique du IV^e siècle. Bien que la source d'approvisionnement soit très proche géographiquement de La Roque d'Odor, les quantités sont insignifiantes. Les formes s'inspirent principalement du répertoire de la céramique attique : coupe Agora 759 (fig. 28, 1), coupe-skyphos Agora 605 (fig. 28, 2) et *skyphos* Agora 349-352 (fig. 28, 3). Un pied annulaire mouluré (fig. 28, 4) est plus difficile à classer dans la mesure où il paraît être commun à différentes sortes de *kylikes*, coupes et coupe-skyphoi. Un bol Morel F2783 (fig. 28, 5), de la fin du IV^e s., rappelle fortement les bols de l'atelier des Petites Estampilles. Simple hasard ou volonté de copier une forme qui deviendra rapidement populaire, surtout au III^e s. ? La deuxième solution n'est pas à exclure, l'un des fonds de Lattes étant orné de quatre petites estampilles radiales dont le dessin est presque identique à celui de palmettes de l'atelier italice (Py, Adroher Auroux, Sanchez 2001, p. 1208, n° 6208 et p. 1170, n° 5950).

Céramique grise monochrome

Quelques tessons appartiennent à la céramique grise monochrome des VI^e-IV^e siècles. On reconnaît notamment deux coupes carénées de forme 2 (fig. 28, 6) et une anse d'olpé. Cette catégorie est faiblement représentée (0,5 % du NMI de la vaisselle tournée) probablement en raison de sa datation haute qui ne correspond pas à la période d'occupation majeure du site.

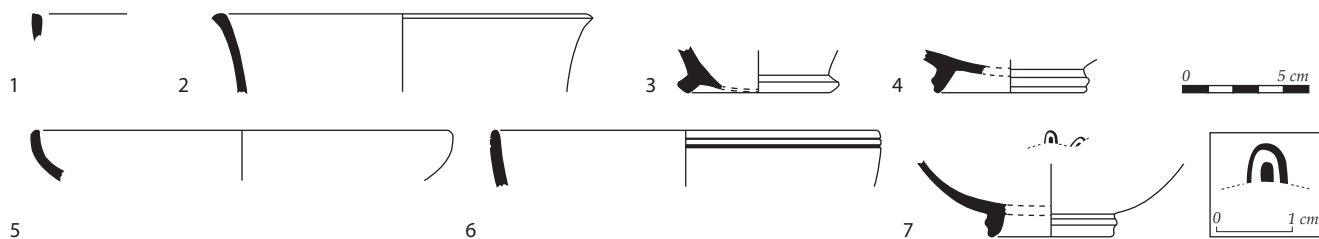


Fig. 28 : Pseudo-attique. 1: Agora 759; 2: Agora 605; 3: Agora 349-352; 4: coupe ind.; 5: Morel F2783. Grise monochrome. 6: forme 2. Grise peinte. 7: GR-PEINTE 2 (DAO F. Marty).

Céramique grise peinte

Un fond de coupe à anse massaliète, cuite en mode B, doit être classé parmi la céramique grise peinte. L'intérieur est décoré d'oves disposés radialement. Le pied mouluré et la courbure du bas de la panse permettent d'identifier le type GR-PEINTE 2 (fig. 28, 7) que les découvertes de Lattes, notamment, datent de la seconde moitié du IV^e s. avec une utilisation encore sensible dans la première moitié du III^e siècle.

Céramique à pâte claire massaliète

Avec 34,8 % des individus de vaisselle tournée, la céramique à pâte claire massaliète surpasse toutes les autres catégories. Elle assure donc l'essentiel des besoins en vaisselle de table durant toute la durée de l'occupation. Quelques pièces anciennes sont repérables parmi les 457 individus inventoriés. Ainsi, une *kylix* CL-MAS 421 (fig. 29, 1), copie d'une coupe ionienne de type A2, est-elle datable de la première moitié du VI^e s. Une *kylix* CL-MAS 423, nettement inspirée de la coupe ionienne de type B2, lui succède entre le deuxième quart du VI^e s. et le début du V^e s. Un cratère CL-MAS 464 (fig. 29, 2) admet aussi une chronologie dans les VI^e-V^e s. D'autres récipients sont apparus au VI^e ou au V^e s., mais le conservatisme des potiers massaliètes implique qu'ils sont encore produits parfois jusqu'au II^e s. La majorité du mobilier est donc caractéristique des IV^e-II^e s.

Les vases destinés à la prise des repas (plats à poisson, assiettes, bols, coupes et coupelles) sont relativement diversifiés bien que certains types soient nettement plus en vogue que d'autres. Les plats à poisson CL-MAS 121 (fig. 29, 3-9) livrent l'ensemble des variantes connues, définies en fonction du profil de la lèvre : a, (fig. 29, 3) b (fig. 29, 4) et c (fig. 29, 6) pour les plus anciennes ; d (fig. 29, 7) et e (fig. 29, 8) pour les plus récentes. L'assiette CL-MAS 122 (fig. 29, 10), copie du modèle campanien Lamb. 36, semble prendre le relais au II^e s., moment où elle est très appréciée puisqu'elle atteint 6 % des effectifs en pâte claire massaliète. La vaisselle à vernis noir italique suscite aussi la production de bols CL-MAS 236 (fig. 29, 11), proches parents de la forme Lamb. 27 ab, et CL-MAS 311 (fig. 29, 12), à lèvre soulignée par un léger sillon rappelant la bande peinte du bol Lamb. 31b. Un bol (?) CL-MAS 610 (fig. 29, 13), en revanche, est mal caractérisé. Parmi les coupes, le succès du type CL-MAS 233 (42 % des coupes, soit 11 % de la céramique à pâte claire massaliète ; fig. 29, 14) n'est plus à démontrer, la forme ayant été d'ailleurs produite du VI^e s. au milieu du II^e s. Elle fait partie des éléments incontournables de la table massaliète. Du deuxième quart du IV^e s. au milieu du III^e s., elle est accompagnée de nombreuses coupes carénées à bord épaissi CL-MAS 415b3 (fig. 29, 15) puis, jusqu'au II^e s., de coupes CL-MAS 253 (fig. 29, 16) au profil rappelant celui des coupes Lamb. 28ab de la céramique campanienne A. Les coupes CL-MAS 237 (fig. 29, 17), à panse arrondie et bord légèrement convergent, sont également bien représentées. On notera l'existence de rares coupes CL-MAS 222 (fig. 29, 18) et 425 (fig. 29, 19) des V^e-IV^e s., ainsi que des types CL-MAS 221 (fig. 29, 20) et 434 (fig. 29, 21) utilisés jusqu'au II^e s. 3 coupelles CL-MAS 417 (fig. 29, 22) correspondent visiblement à une variante de petite taille de la forme 415b3. Une coupelle à deux anses, probablement datable des alentours du III^e s., est très proche morphologiquement des rares coupes CL-MAS 461 connues (fig. 29, 23). Elle paraît simplement plus basse et de diamètre inférieur. Parmi les formes ouvertes, on recense également un bord mouluré de *lékanè* CL-MAS 611 (fig. 29, 24) des III^e-II^e s. utile pour la préparation des repas.

Les vases à verser occupent également une place de choix parmi la vaisselle. La cruche à lèvre horizontale CL-MAS 525 (fig. 29, 25) est, comme toujours, largement majoritaire (58 % des cruches et 12 % des céramiques à pâte claire massaliètes). Elle est accompagnée, jusqu'au III^e s., de la cruche à bord déversé CL-MAS 542 (6% ; fig. 29, 26) et, de la fin du IV^e au début du II^e s., de la cruche à bord en gouttière CL-MAS 545b (16 % ; fig. 29, 27). Les autres types restent très largement minoritaires : CL-MAS 526 (fig. 29, 28), 527b (fig. 29, 29), 540 (fig. 29, 30) et 541 (fig. 29, 31). Une cruche à bord épaissi aplati reste non classée (fig. 29, 32). Les olpés CL-MAS 521 (fig. 29, 33) et 522 (fig. 29, 34), partagées à part égale d'après les bords, connaissent un grand succès dans le sens où, additionnées, elles forment 15 % du corpus des céramiques à pâte claire. Un seul bord d'olpé CL-REC 7a (fig. 29, 35) des II^e-I^{er} s., à anse non surélevée, est inventorié tandis que quatre cratériques CL-MAS 462 (fig. 29, 36), bien datés de la fin du III^e s et du début du II^e s. complètent le service à boisson. On mentionnera aussi trois bords d'amphores CL-MAS 577 (fig. 29, 37) imitant la forme des amphores gréco-italiques et un bord à épaulement interne que l'on suppose être celui d'un lécythe aryballistique (fig. 29, 38).

Un bord en gouttière pourrait appartenir à un pot CL-MAS 510 (fig. 29, 39), mais la forme reste peu commune dans cette catégorie de céramique. Malgré le faible nombre de vases de stockage ou de préparation en céramique à pâte claire, on trouve une quantité appréciable de couvercles (4 % ; fig. 29, 40-44), sans doute adaptables en grande partie à des vases issus d'autres ateliers. Ce sont essentiellement des couvercles CL-MAS 711b (fig. 29, 41) à parois rectilignes et CL-MAS 711c (fig. 29, 42) à parois concaves. Un couvercle ou bouchon CL-MAS 712 (fig. 29, 43) à bord en bourrelet et un couvercle CL-MAS 720 (fig. 29, 44) font figure de raretés. Il en est de même d'un bouchon discoïde CL-MAS 710 (fig. 29, 45) sans doute destiné au bouchage d'une cruche. Enfin, on signalera la présence de deux entonniers CL-MAS 831 (fig. 29, 46), dont la partie supérieure de la panse est convergente contrairement aux exemplaires d'Olbia (Bats 1988, pl. 51, 1412-1413), de Teste-Nègre (Chaillan 1917, pl. 3, 9) et de Lattes (Py, Adroher Auroux, Sanchez 2001, p. 799).

Céramique commune massaliète

Une petite série de sept individus en céramique culinaire de tradition grecque est façonnée dans une pâte beige à rosée contenant un abondant dégraissant de mica blanc bien visible à l'œil nu ainsi que du quartz, des grains blancs, plus rarement rouges ou noirs, observables à la loupe. Ces caractéristiques rappellent fortement les productions de vaisselle de table et d'amphores massaliètes, mais avec un dégraissant fin et abondant, probablement plus apte à répondre aux usages de cette catégorie céramique. Les bords des récipients, en gouttière, sont destinés à recevoir un couvercle. Leur profil les apparente à une *caccabé* et des *lopades* classables selon la typologie adoptée pour la céramique culinaire sud-italique : *caccabé* COM-GRE 2c-bd2 (fig. 30, 1), *lopades* COM-GRE 3b1 (fig. 30, 2), 3b1a (fig. 30, 3) et 3b2 (fig. 30, 4-5). Bien que l'on n'observe pas de trace évidente d'utilisation sur le feu, les formes renvoient à un répertoire culinaire. Or, cette catégorie était jusqu'à présent passée inaperçue au sein des productions massaliètes. Elle pourrait d'ailleurs surprendre dans le sens où les pâtes calcaires ne sont pas habituellement utilisées dans l'Antiquité pour la fabrication de vaisselle de cuisson. Mais, ce serait oublier que les mêmes argiles ont été utilisées au Moyen Âge, à Marseille, pour la confection des marmites, de pots, de jattes et même de barres de four de

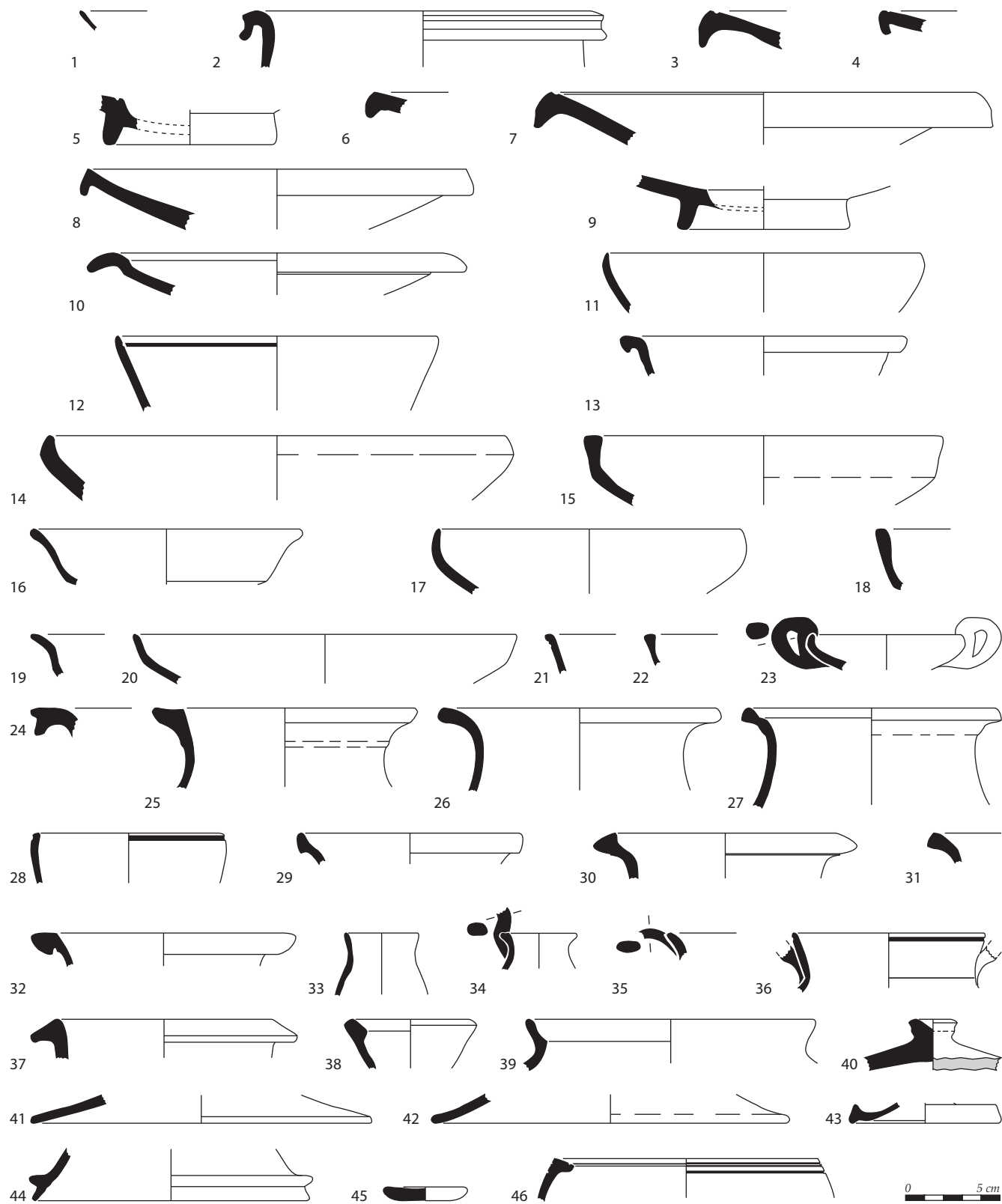


Fig. 29 : Pâte claire massaliète. 1: CL-MAS 421; 2: CL-MAS 464; 3: CL-MAS 121a; 4: CL-MAS 121b; 5: CL-MAS 121ab; 6: CL-MAS 121c; 7: CL-MAS 121d; 8: CL-MAS 121e; 9: CL-MAS 121cde; 10: CL-MAS 122; 11: CL-MAS 236; 12: CL-MAS 311; 13: CL-MAS 610; 14: CL-MAS 233; 15: CL-MAS 415b3; 16: CL-MAS 253; 17: CL-MAS 237; 18: CL-MAS 222; 19: CL-MAS 425; 20: CL-MAS 221; 21: CL-MAS 434; 22: CL-MAS 417; 23: CL-MAS 461 var; 24: CL-MAS 611; 25: CL-MAS 525; 26: CL-MAS 542; 27: CL-MAS 545b; 28: CL-MAS 526; 29: CL-MAS 527b; 30: CL-MAS 540; 31: CL-MAS 541; 32: cruche ind.; 33: CL-MAS 521; 34: CL-MAS 522; 35: CL-REC 7a; 36: CL-MAS 462; 37: CL-MAS 577; 38: lécythe aryballistique ?; 39: CL-MAS 510; 40: CL-MAS 711; 41: CL-MAS 711b; 42: CL-MAS 711c; 43: CL-MAS 712; 44: CL-MAS 720; 45: CL-MAS 710; 46: CL-MAS 831 (DAO F. Marty).

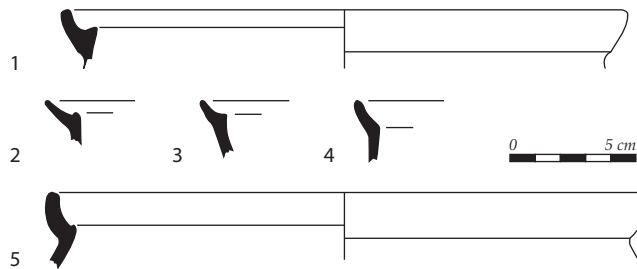


Fig. 30: Commune massaliète. 1: COM-GRE 2c-bd2; 2: COM-GRE 3b1; 3: COM-GRE 3b1a; 4-5: COM-GRE 3b2 (DAO F. Marty).

potier (Marchesi, Thiriou, Vallauri 1997). Avec un effectif aussi réduit, il faut probablement voir dans la production tournée de vaisselle culinaire grecque massaliète un essai rapidement abandonné, pour une utilisation strictement locale, avant la mise en service des ateliers artisanaux de céramique non tournée du versant nord de la chaîne de l'Étoile.

Mortier massaliète

Les mortiers massaliètes constituent 2,1 % du NMI de la vaisselle tournée et se répartissent en 8 modèles en fonction du profil de la lèvre. Par ordre chronologique d'apparition, on note la présence des formes CL-MAS 642 (fig. 31, 1) à bord simplement aplati des v^e-iv^e s. et 633c (fig. 31, 2) à marli bombé dépourvu de sillon, mal datée entre la fin du v^e et le ii^e s. Viennent ensuite des mortiers typiques du iv^e s. : CL-MAS 622a (fig. 31, 3) à bord triangulaire dépourvu de sillon, 631b (fig. 31, 4) à marli incliné vers l'intérieur et terminé par une protubérance verticale et 632 (fig. 31, 5) à bord à méplat incliné et lèvre pendante. Les plus nombreux sont encore produits jusqu'au ii^e s. : CL-MAS 624b (fig. 31, 6-7) à bord triangulaire bombé et lèvre légèrement pendante et 633a2 (fig. 31, 8-9) à bord bombé nettement incliné et pourvu d'un sillon. Les mortiers CL-MAS 633a3 (fig. 31, 10-11), dont un est pourvu de trous de suspension percés avant cuisson, représentent une variante de la forme précédente à marli légèrement redressé. Ils paraissent plutôt typiques du ii^e s. uniquement. Dans certains cas, la distinction entre les deux variantes est toutefois difficile à opérer.

VAISSELLE NON Tournée

Plusieurs catégories de céramiques non tournées sont reconnues (20,2 % du NMI de la vaisselle). Elles sont en grande partie issues de la périphérie massaliète, telles les productions artisanales du versant nord de la chaîne de l'Étoile, et de la région avec notamment les séries des rives de l'étang de Berre et d'autres productions moins standardisées. En additionnant céramique non tournée et vaisselle tournée, la région fournit la moitié du répertoire de la vaisselle (50,7 % du NMI).

Céramique non tournée des ateliers de la région de l'étang de Berre

Cette céramique non tournée à surface gris sombre, soigneusement façonnée, est supposée produite sur les rives occidentales de l'étang de Berre d'après la carte de répartition des découvertes, la richesse du répertoire morphologique et l'existence de copies locales dans la région de Martigues. Le pot CNT-BER U1 (fig. 32, 1) est l'unique forme à avoir été diffusée, toujours en petites quantités,

en dehors de sa région d'origine le long de la vallée du Rhône et en Languedoc oriental entre le milieu du v^e s. et la fin du iv^e s. ou le début du iii^e s. On en retrouve naturellement cinq individus à la Roque d'Odor.

Céramique non tournée des ateliers de la région de Marseille

67,4 % du NMI des céramiques non tournées sont constitués des productions des ateliers de la région de Marseille que l'on situe sur le versant nord de la chaîne de l'Étoile. Les premiers essais de ces ateliers, à la fin du iii^e s. ou dans les premières années du ii^e s., concernent une production de pots diffusés en milieu indigène (Mocci, Marty, Walsh 1998, p. 97-105). Très vite, dans le premier quart du ii^e s., les *lopades* et *caccabai* apparaissent à Olbia (Bats 1995, p. 378). Cette vaisselle sera utilisée principalement en milieu grec et dans la région de Marseille jusque dans le troisième quart du i^{er} siècle. À la Roque d'Odor, les *lopades* CNT-MAS 4c (fig. 32, 2) dominant très largement le répertoire (92 %). Les *caccabai* CNT-MAS 5a1 (fig. 32, 3), également typiques de la cuisine grecque, comptent pour 5 % des individus. L'existence du pot CNT-MAS 1a (fig. 32, 4), de tradition indigène, se résume en revanche à un seul exemplaire. Il en est de même de la poêle méditerranéenne CNT-MAS 6 (fig. 32, 5), toujours discrète même en milieu hellénisé.

Céramique non tournée locale ou régionale

La céramique non tournée supposée locale ou régionale atteint 31,3 % du NMI des céramiques non tournées. Sa fonction est essentiellement liée à la préparation des repas et à la cuisson. Une seule coupe de la série CNT-PROC 1200 (fig. 33, 1) et quatre anses de cruches CNT-PROC 5900 se rapportent au service de table. En effet, la vaisselle importée à vernis noir et les céramiques à pâte claire massaliète remplissent amplement cette fonction. Concernant la vaisselle de préparation et de cuisson, les récipients, à l'exception des pots, sont tous inspirés par la vaisselle gréco-italique quand ils ne la copient pas purement et simplement. Parmi les jattes, on note l'existence d'un exemplaire à bord épaissi arrondi CNT-PROC 3122 (fig. 33, 2) et de deux autres à anses plaquées CNT-PROC 3015 (fig. 33, 3) et 3514 (fig. 33, 4) datables entre la fin du iii^e s. et le i^{er} s. Un bord de plat à lèvre déversée et rainurée CNT-PROC 3200 correspond à un type nouveau que l'on pourrait nommer CNT-PROC 3240 (fig. 33, 5). Il reprend le profil de la *patina* en céramique commune campanienne COM-IT 6d ou de celle à vernis rouge pompéien Bolsena 5.4. toutes deux présentes sur le site. En fonction du modèle original, on datera cette forme entre la fin du ii^e s. et le milieu du i^{er} s. Deux types de *caccabai* sont recensés. Le premier, CNT-PROC 3410 (fig. 33, 6), à bord convergent en gouttière, est attesté à Arles et à Lattes entre le milieu du iii^e s. et le ii^e s. (Dupouy 1991, p. 59; Py, Adroher Auroux, Sanchez 2001, p. 898, n° 4739). Le second type regroupe deux *caccabai* CNT-PROC 3441 (fig. 33, 7-8) imitant le modèle sud-italique COM-GRE 2c2 diffusé entre le milieu du iv^e s. et le ii^e s. La *lopas* CNT-PROC 3550 (fig. 33, 9-17) connaît un succès certain puisqu'elle représente 34 % des céramiques non tournées locales ou régionales. La forme regroupe plusieurs variantes, certaines étant influencées par les *lopades* sud-italiques COM-GRE 3b1 (fig. 33, 9) du milieu du iv^e s. à la fin du iii^e s. et COM-GRE 3b2 (fig. 33, 10) apparues au milieu du iii^e s., d'autres imitant nettement la céramique non tournée de la région de Marseille des ii^e-i^{er} s. (fig. 33, 11-12). Les pots, de tradition indigène, occupent 39 % de cet ensemble. Ils se rangent

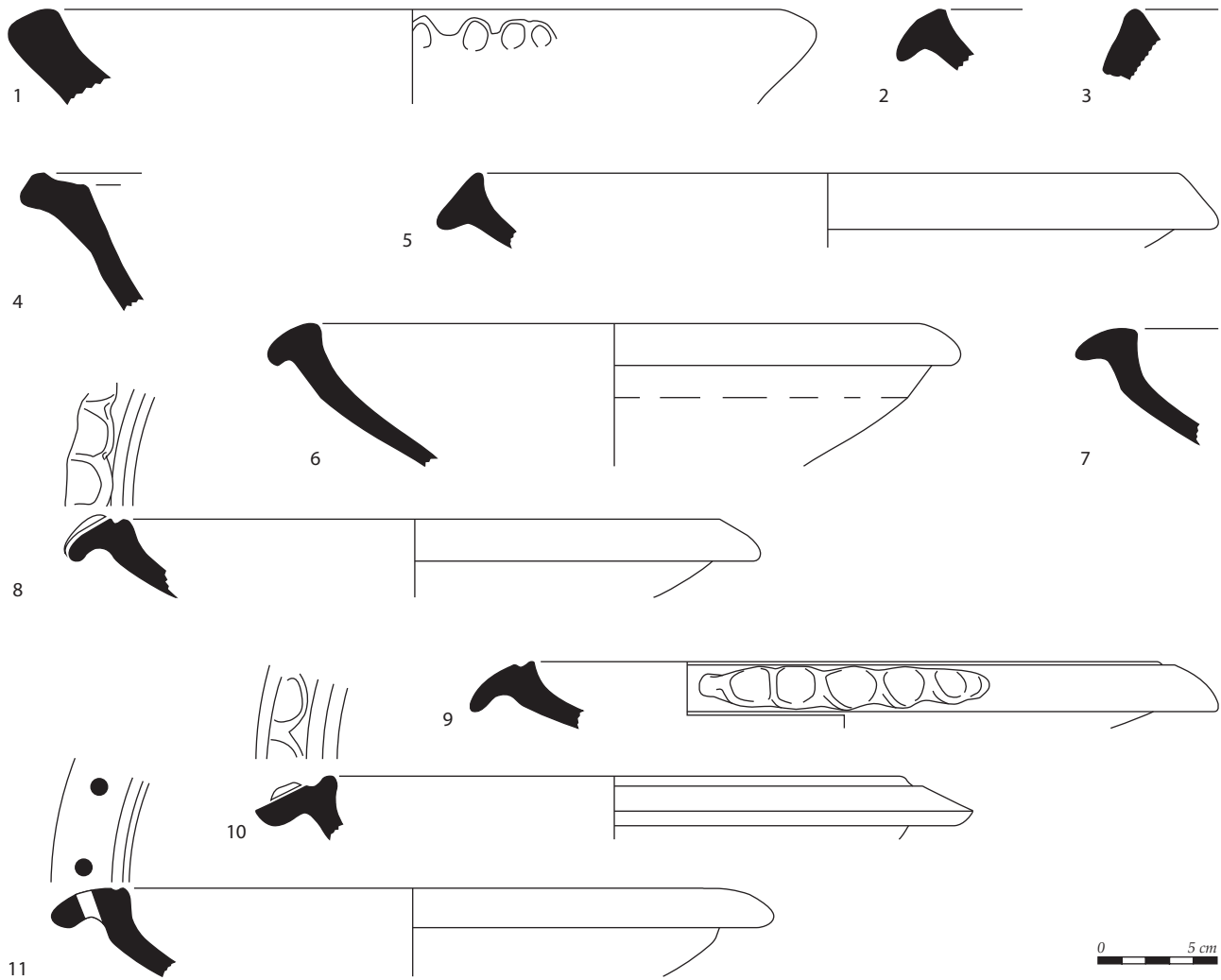


Fig. 31: Mortier massaliète. 1: CL-MAS 642; 2: CL-MAS 633c; 3: CL-MAS 622a; 4: CL-MAS 631b; 5: CL-MAS 632; 6-7: CL-MAS 624b; 8-9: CL-MAS 633a2; 10-11: CL-MAS 633a3 (DAO F. Marty).

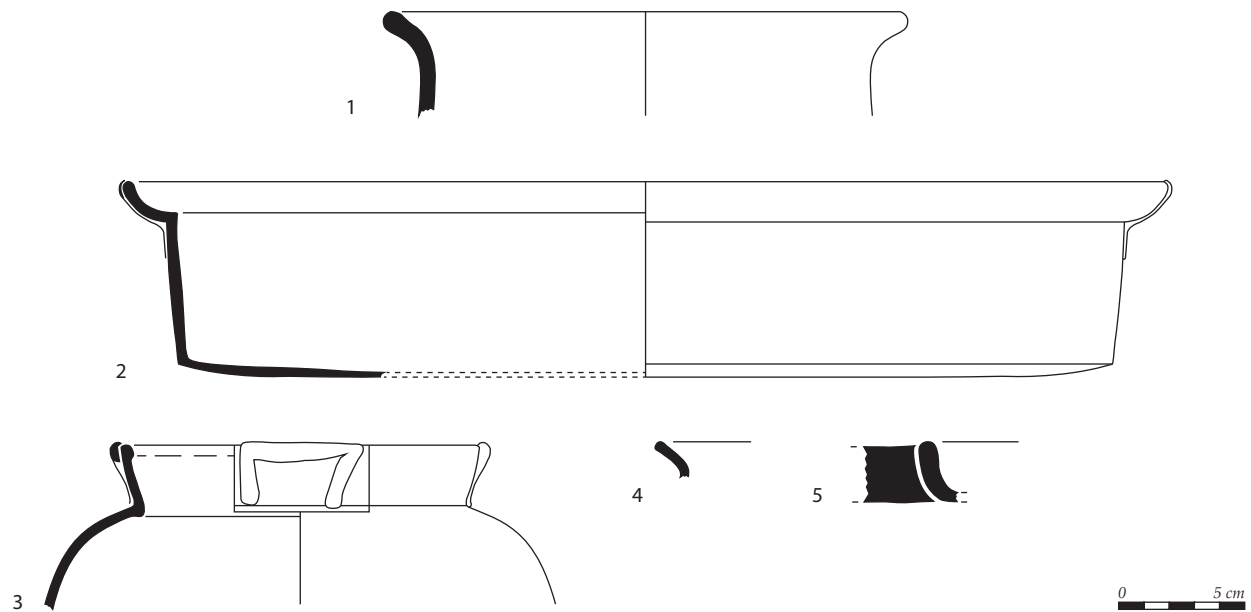


Fig. 32: CNT des rives de l'étang de Berre. 1: CNT-BER U1. CNT de la région de Marseille. 2: CNT-MAS 4c1; 3: CNT-MAS 5a1; 4: CNT-MAS 1a; 5: CNT-MAS 6 (DAO F. Marty; 2-3 d'après Arcelin 1979).

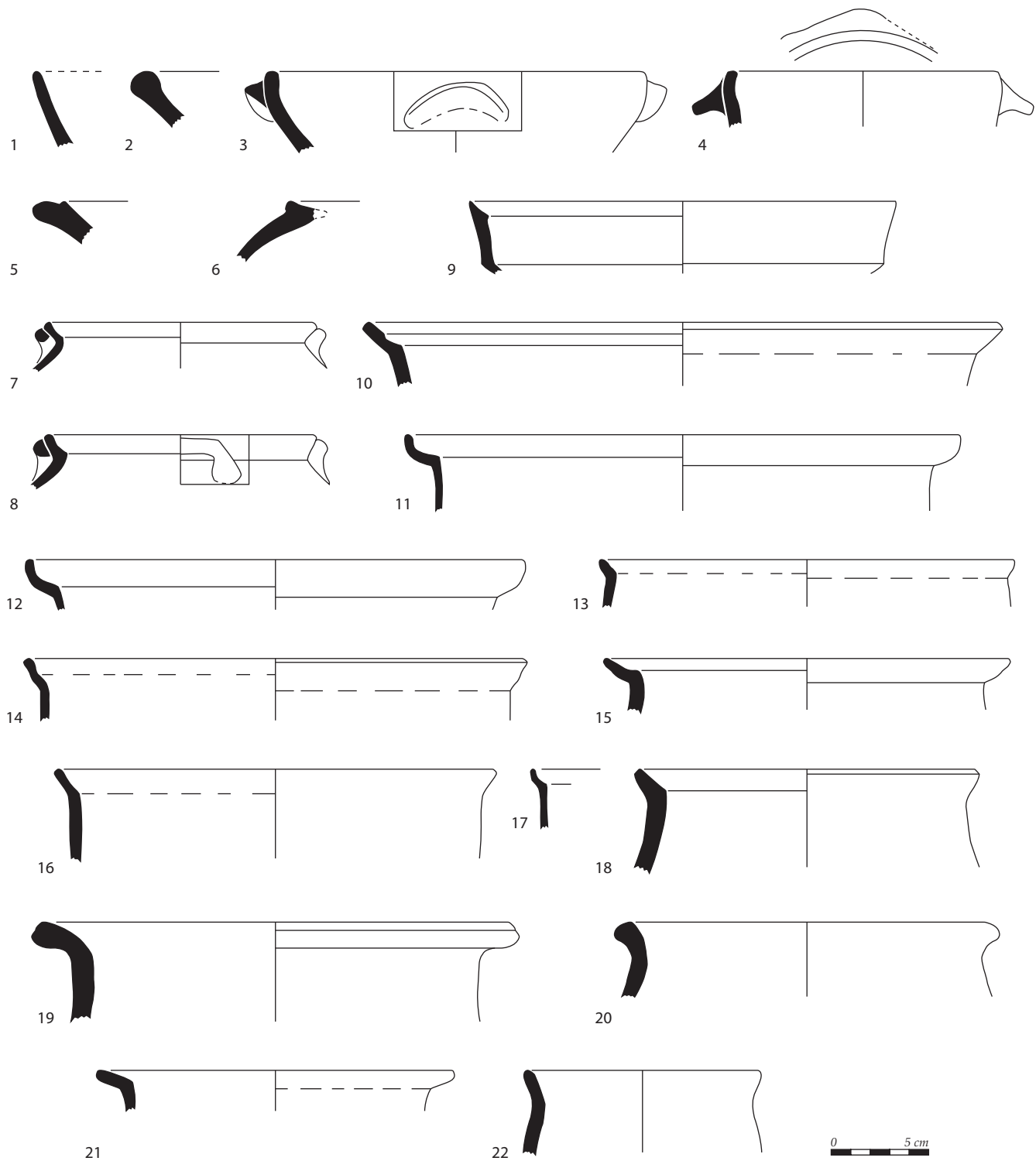


Fig. 33 : CNT locale ou régionale. 1 : CNT-PROC 1200; 2 : CNT-PROC 3122; 3 : CNT-PROC 3015; 4 : CNT-PROC 3514; 5 : CNT-PROC 3240; 6 : CNT-PROC 3410; 7-8 : CNT-PROC 3441; 9-17 : CNT-PROC 3550; 18-20 : CNT-PROC 4800; 21 : CNT-PROC 4900; 22 : CNT-PROC 5130 (DAO F. Marty).

principalement dans la série CNT-PROC 4800 (fig. 33, 18-20), bien représentée autour de l'étang de Berre à partir du v^e s., mais aussi dans la série CNT-PROC 4900 (fig. 33, 21) des III^e-I^{er} s. Un seul pot appartient au type CNT-PROC 5130 (fig. 33, 22) dont on retrouve le même module sur le proche habitat du Castellon, à Istres, à la fin du II^e s. (Marty 2002a, fig. 21, 5).

AMPHORES

L'immense majorité des amphores a servi à acheminer du vin puisque, sur 86 individus, on ne compte qu'une seule amphore à huile (apulienne) et une amphore à *garum* (punique). L'essentiel du vin est importé dans des amphores gréco-italiques et massaliètes, puis italiques. Les autres apports (amphores étrusque, grecque,

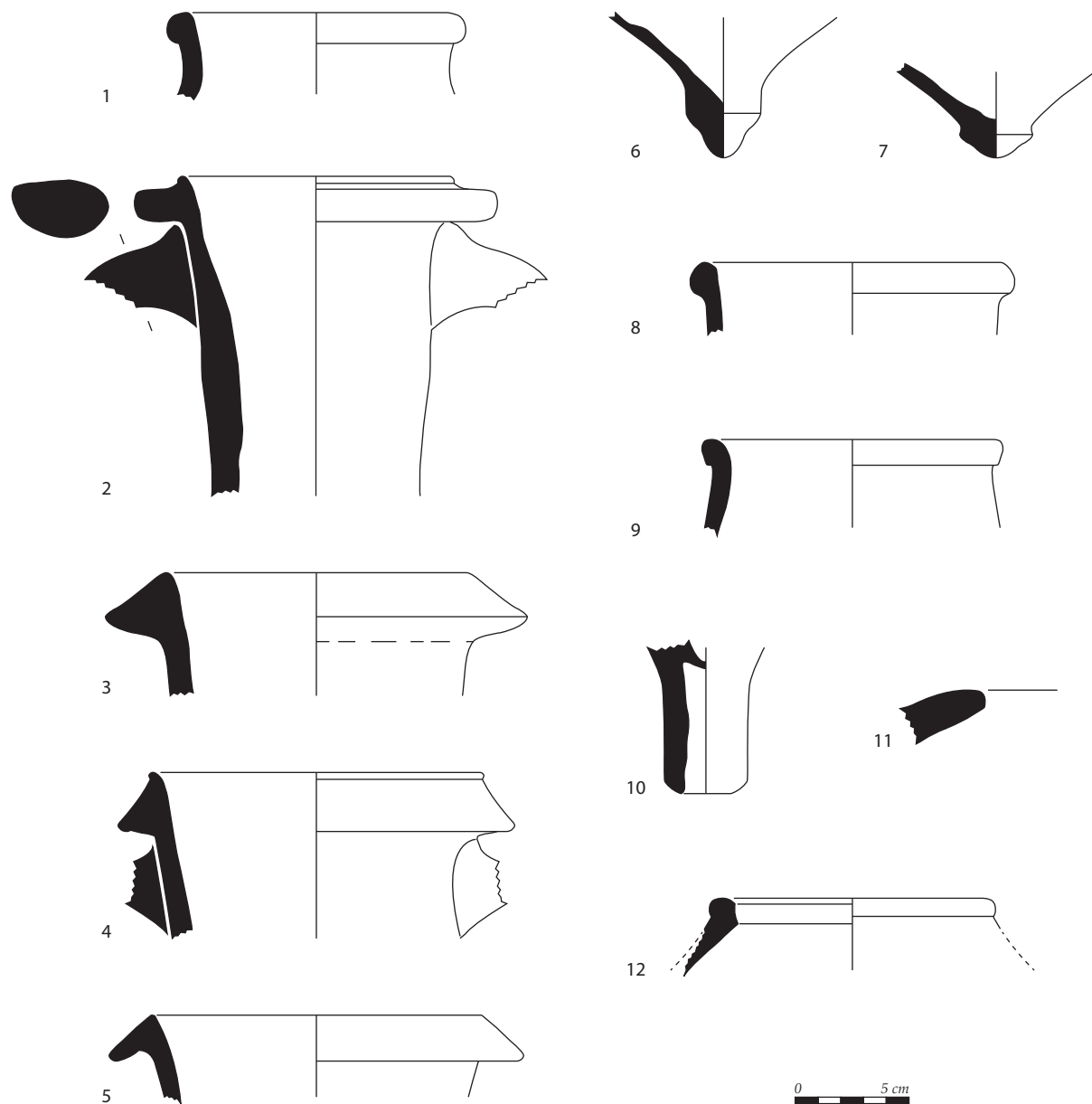


Fig. 34 : Amphore étrusque. 1 : Py 3AB. Amphore gréco-italique. 2 : ind. ; 3-4 : A-GR-ITA bd3 ; 5 : A-GR-ITA bd4. Amphore grecque. 6-7 : cnidienne ; 8-9 : rhodienne ; 10 : ind. Amphore ibérique. 11 : A-IBE bd1c ; 12 : A-IBE bd3b (DAO F. Marty).

ibérique et punique), bien que modestes, reflètent la diversité des circuits commerciaux méditerranéens.

Amphore étrusque

L'amphore étrusque est rare à la Roque d'Odor puisque l'on en compte seulement deux fragments dont un bord de type Py 3AB (fig. 34, 1) de la fin du VII^e s. et des trois premiers quarts du VI^e s. Cette indication revêt avant tout un caractère chronologique, le VI^e s. étant probablement une période de faible densité d'occupation car, dans le cas contraire, une telle céramique ne serait pas passée inaperçue. En effet, sur l'habitat côtier de Tamaris, à Martigues, les fragments d'amphore étrusque atteignent 21 à 34 % des céramiques entre 600 et 425 av. J.-C. (Duval 1998, tableau 1-3).

Amphore gréco-italique

20,9 % du NMI amphorique est constitué d'amphores gréco-italiques. Un bord épais horizontal, atypique (fig. 34, 2), se rapproche du type IV de Van Der Mersch diffusé entre la fin du IV^e et le début du III^e s. (Olcese 2010, p. 34). Il pourrait s'agir d'une production napolitaine¹³. La pâte, avec son dégraissant volcanique caractéristique est, en tout cas, incontestablement de type campanien. On rapprochera cette amphore d'un exemplaire massaliète découvert à Lattes dans un niveau daté vers 375 et comportant une lèvre horizontale, à surface supérieure légèrement concave, obéissant peut-être à un même modèle (Py, Adroher Auroux, Sanchez 2001, p. 208, n° 1097). Les autres types de la Roque d'Odor correspondent à des formes courantes, A-GR-ITA bd2 du milieu III^e s.

13. Aimable renseignement de Franca Cibecchini (DRASSM)

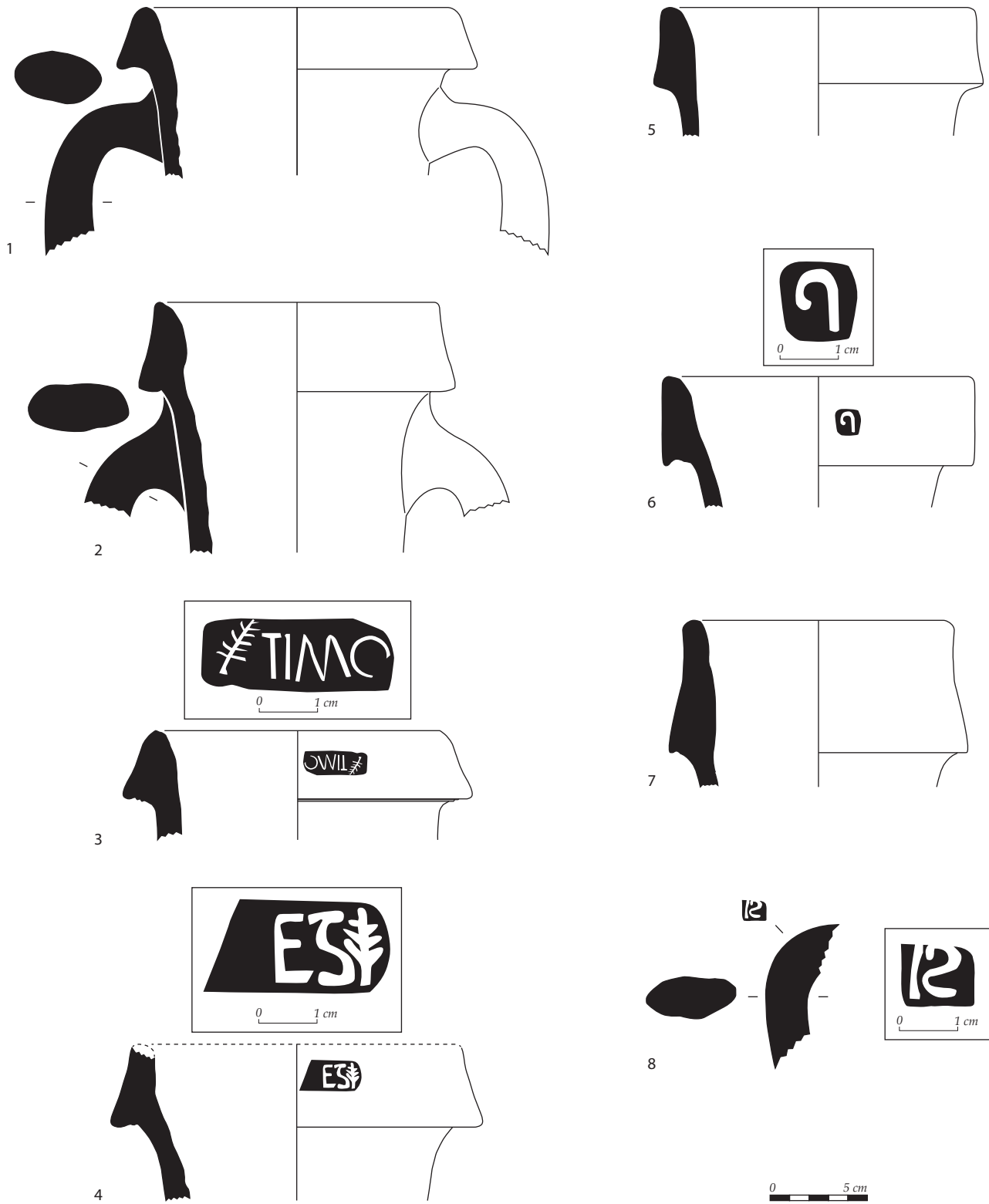


Fig. 35: Amphore italique. 1-4: Dressel 1A; 5-6: Dressel 1B; 7: Dressel 1C; 8: Dressel 1 (DAO F. Marty).

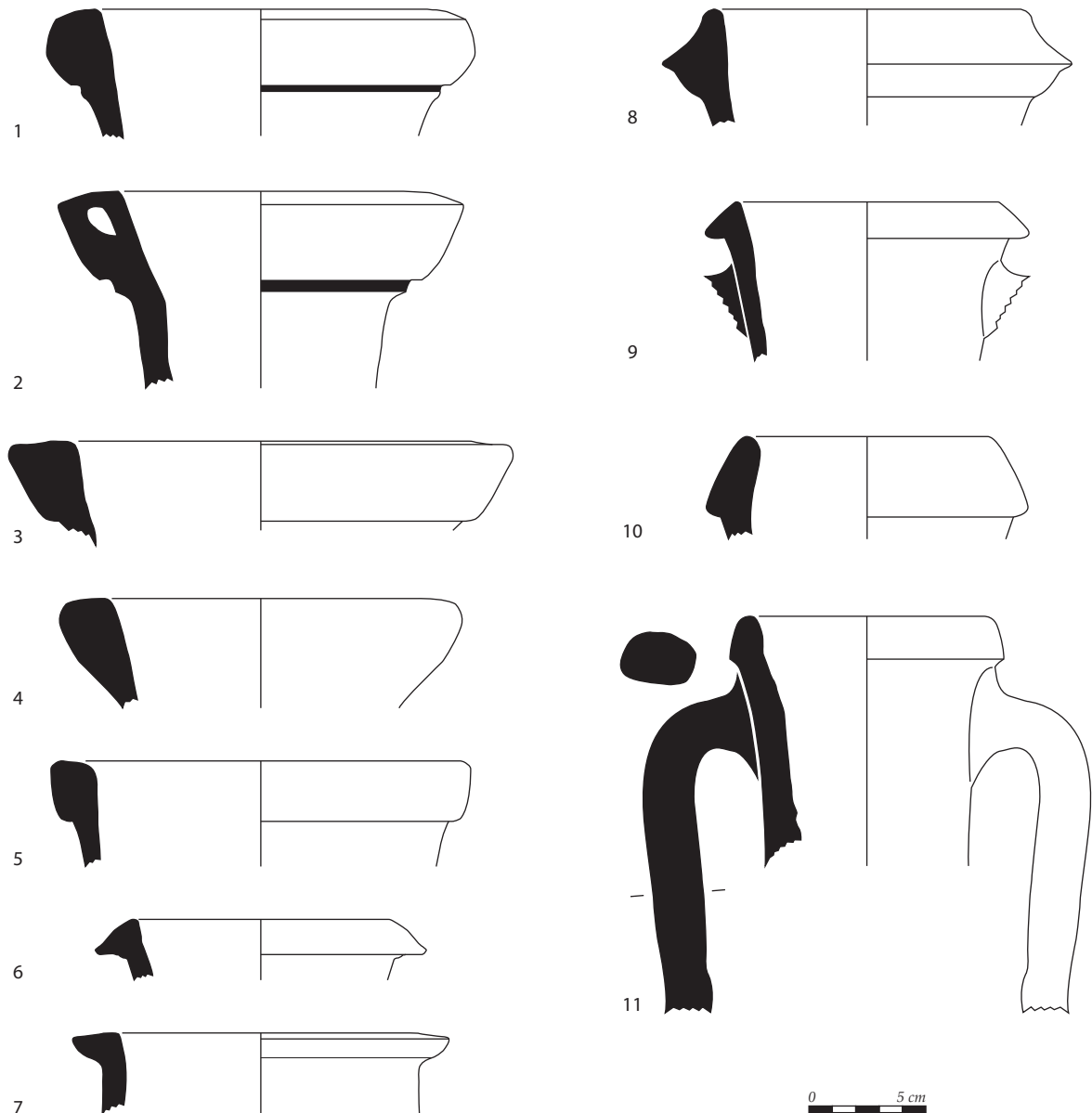


Fig. 36: Amphore massaliète. 1: A-MAS bd4; 2: A-MAS bd5; 3: A-MAS bd6; 4: A-MAS bd7; 5: A-MAS bd9; 6-8: A-MAS bd10; 9: A-MAS bd11; 10-11: Dressel 1 (DAO F. Marty).

(fig. 37, 1), au contenu inconnu, a pu être produite à Carthage entre la fin du III^e s. et le début du II^e s. Au II^e s., du *garum* probablement originaire de la région de Carthage est arrivé dans une amphore Maña C2a / T-7.4.3.1 (fig. 37, 2). Enfin, une amphore à vin Maña C1/2 (fig. 37, 3), répondant probablement à la variante T-7.5.2.3, datable du II^e ou du I^{er} s., pourrait provenir de Byzacène ou de Tripolitaine.

Amphore indéterminée

Un pied annulaire massif (fig. 37, 4) pourrait avoir équipé une amphore d'origine indéterminée, à moins qu'il ne s'agisse d'un grand vase, tel un cratère. La pâte, rouge à surface beige, contient des grains blancs visibles à l'œil nu ainsi que des grains brun-rouges, du quartz et quelques grains noirs observables à la loupe.

AUTRES CÉRAMIQUES

Outre la vaisselle et les amphores, le site a livré un minimum de 20 objets en céramique liés à des activités diverses : balsamiques, lampes, pesons, poids de filets de pêche, bouchon et tuiles.

Quatre fonds et un bord de balsamiques (fig. 38, 1-2), très fragmentés, peuvent difficilement être rattachés à une variante précise. Ils répondent globalement au type B des IV^e-I^{er} siècles. Ils ne paraissent pas avoir été découverts en association avec les sépultures fouillées et peuvent tout aussi bien provenir de niveaux d'habitat malgré leur rareté habituelle.

Parmi les lampes à huile, les fragments se rapportent à une lampe campanienne des II^e-I^{er} s., deux lampes à pâte claire massaliète préromaines, une lampe grise à décoration radiale de la fin du

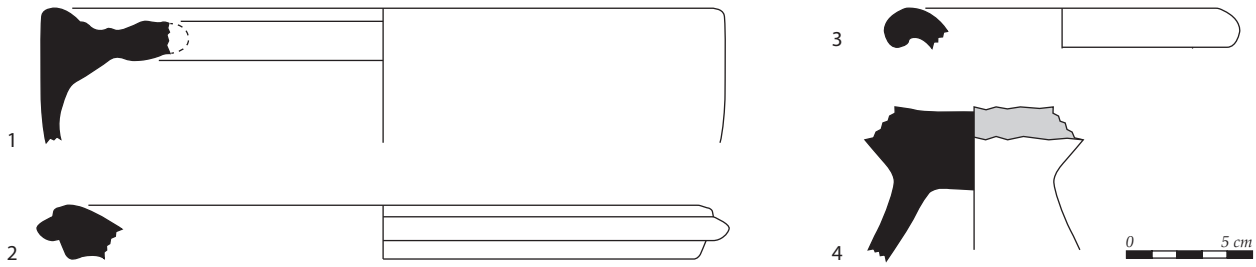


Fig. 37: Amphore punique. 1: Maña D1a / T-5.2.3.1; 2: Maña C2a / T-7.4.3.1; 3: Maña C1/2 / T-7.5.2.3. Amphore indéterminée. 4: amphore ? (DAO F. Marty).

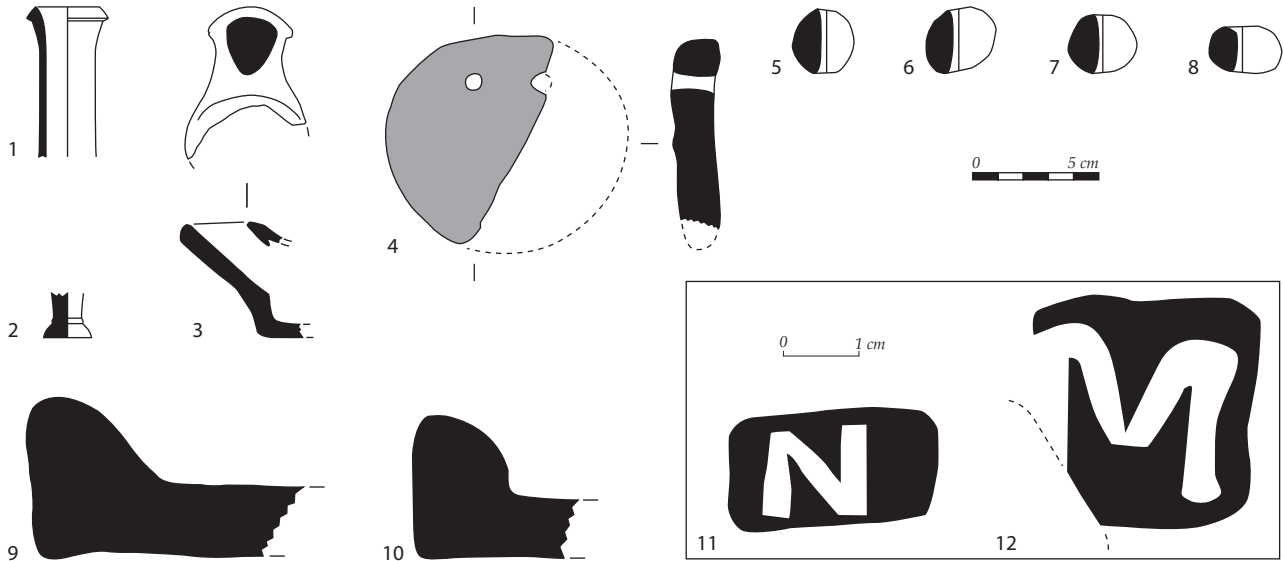


Fig. 38: Autres céramiques. 1-2: balsamaire de type B; 3: lampe cylindrique de l'Esquilin; 4: peson; 5-8: poids de filet de pêche en pâte claire massaliète; 9-12: tuile plate (DAO F. Marty).

II^e s. ou du I^{er} s., et deux lampes cylindriques du type de l'Esquilin (fig. 38, 3) de la seconde moitié du II^e s. et du I^{er} s.

Trois pesons circulaires munis de deux trous de suspension sont modelés dans une pâte rouge plus ou moins dégraissée avec du calcaire (fig. 38, 4). À la loupe, on observe des inclusions minérales, dont des particules noires vitreuses qui rappellent celles des productions de la côte thyrrénienne de l'Italie, suggérant une importation. De tels pesons sont habituellement interprétés comme des éléments de métier à tisser. En milieu maritime, il n'est pas impossible qu'ils aient aussi été utilisés pour la pêche (Bernal Casasola 2011, p. 434). Quatre poids sphériques irréguliers (H x l : 2,4 x 2,8; 2,4 x 2,7; 1,8 x 3,0; 2,5 x 2,5 cm) en pâte claire massaliète (fig. 38, 5-8), percés d'un orifice de 0,4 à 0,5 cm de diamètre, sont en tout cas clairement identifiés comme des poids de filets de pêche destinés à en lester la corde inférieure (Bernal Casasola 2011, p. 426-427). Leur poids varie de 12,6 à 15,3 g (moyenne : 14,4 g). Trois d'entre eux auraient été découverts groupés.

Parmi les objets habituels, on note la présence d'un bouchon circulaire (diamètre : 8,3 cm), probablement destiné à obturer une amphore, taillé dans un fragment de panse d'amphore italique.

10 fragments de tuiles plates appartiennent à un minimum de 2 individus. La pâte est celle des amphores italiennes campaniennes, rouge brique à surface beige et contenant d'abondantes particules volcaniques noires caractéristiques de cette zone géographique. Deux rebords arrondis, dépourvus de gorge, permettent de réaliser des mesures conformément à la méthode adoptée par B. Clément (2009, p. 612). Rebord 1 (fig. 38, 9) : ép. tuile : 2,8 cm ; H. rebord : 6,2 cm ; l. rebord : 6,0 cm ; valeur de l'arrondi : 2,2 cm. Rebord 2 (fig. 38, 10) : ép. tuile : 2,5 cm ; H. rebord : 5,7 cm ; l. rebord : 4,0 cm ; valeur de l'arrondi : 1,2 cm. Les profils des deux tuiles sont donc bien différents, l'une d'elles étant un peu plus massive, néanmoins la valeur de l'arrondi est dans les deux cas supérieure à 1 ce qui permet de les classer sans hésitation dans les productions du III^e au début du I^{er} s. Les tuiles italiennes tardo-républicaines sont relativement discrètes sur le littoral gaulois. Elles sont signalées à Lattes dans des niveaux datés des années -100/-75 et -50/-25 (Clément 2011, p. 598) et à Arles au I^{er} s. (Arcelin 2008, p. 113). Quatre fragments morphologiquement très similaires, en « pâte à amphores de Sestius » (Dressel 1B), de tuiles non destinées au commerce, sont aussi reconnus sur l'épave du Grand Congloué (Benoit 1961, pl. 20, 2). À la Roque d'Odor, deux des fragments portent une estampille imprimée à 3,4 et 3,9 cm du bord. La première, dans un cartouche rectangulaire, se lit N (fig. 38, 11) et la seconde, dans un cartouche

carré, M (fig. 38, 12). Ces initiales se retrouvent en grand nombre sur des amphores Dressel 1, certaines ayant pu être fabriquées dans les mêmes ateliers que les tuiles, mais timbrées avec une matrice différente.

INTERPRÉTATION CHRONOLOGIQUE ET CULTURELLE

Bien que la collection soit considérée comme hors stratigraphie, elle éclaire utilement la chronologie de l'occupation du site, jusqu'ici très approximative. Quelques céramiques bien datées signalent incontestablement une fréquentation ou une occupation de faible ampleur au VI^e s. (probablement dès la première moitié du siècle) et au V^e s. : coupes attiques à vernis noir Agora 809-815 et de type C, *kylix* grecque orientale, céramique grise monochrome, copies massaliètes de *kylikes* de type A2 et B2, cratère massaliète, pot étrusque, amphore étrusque Py 3AB. Toutefois, il semble que l'installation d'une population plus importante ait lieu dans le courant du IV^e s., sans doute au milieu du siècle, d'après la fréquence des mobiliers attribuables à cette période, aussi bien en céramique à vernis noir qu'en céramique commune notamment. Le rythme de l'occupation reste soutenu aux III^e et II^e s. avec un mobilier toujours aussi abondant. La fin de cette phase doit être située vers 100 ou peu après. En effet, parmi les éléments récents les plus significatifs, on notera l'existence d'un unique exemplaire d'assiette Lamb. 5/7 en céramique campanienne A et de seulement quatre bords d'amphores italiques Dressel 1B qui interdisent de prolonger la séquence chronologique au-delà des premières années du I^{er} siècle. Après cette date, on observe de nouveau une fréquentation du site ou des occupations ponctuelles décelables à travers quelques gobelets à parois fines et un plat à vernis rouge pompéien ayant pu être utilisés jusqu'à la fin du I^{er} siècle.

Si l'on peut difficilement exploiter autrement les mobiliers antérieurs au IV^e s., il n'en est pas de même après, les quantités étant suffisamment importantes pour permettre une approche culturelle. Ainsi, du IV^e au II^e s., le faciès culturel de la céramique est nettement grec. La vaisselle de table est presque exclusivement tournée puisqu'on ne compte qu'une coupe et quatre anses de cruches en céramique non tournée. Les coupes, cruches et autres vases sont prioritairement des productions massaliètes auxquelles se joindront massivement les formes ouvertes en céramique campanienne A au II^e siècle.

La vaisselle de cuisson (681 individus) est aussi un très bon indicateur. Du milieu du IV^e s. au III^e s., la céramique culinaire sud-italique (17,4 % de la vaisselle de cuisson) fournit la majorité des récipients de cuisson, principalement des *caccabai* et des *lopades*. Cette batterie culinaire provient en grande partie des cités grecques de la Calabre méridionale ou du nord-est de la Sicile. Quelques copies en céramique commune massaliète sont aussi identifiées. À partir du début du II^e s., les ateliers de céramique non tournée de la périphérie massaliète (37,6 %) prennent le relais avec notamment la *lopas* comme produit phare. A la même période, les céramiques communes italiques, notamment celles d'origine campanienne (15 %), sont assez bien représentées, attestant d'une ouverture au commerce romain et son corollaire, l'adoption de la *patina*. Quant à la céramique non tournée locale ou régionale, bien que moins abondante que sur les sites indigènes, elle atteint tout de même

17,5 % du répertoire culinaire. Les pots y sont largement présents, mais les formes grecques, *caccabai* et surtout *lopades* ainsi que des formes inspirées du répertoire grec, sont en nombre égal. Une telle proportion est largement supérieure à celle constatée dans le quartier hellénisé du Jardin d'Hiver d'Arles où les formes grecques (type 4B) comptent pour seulement 14,3 % des vases non tournés vers 250/175 et 13,8 % vers 175/125 (Dupouy 1991, doc. 78). À cette vision d'une vaisselle clairement composée pour une population grecque, on ajoutera le témoignage épigraphique gravé sur un vase campanien par un dénommé Κράτης ou un individu au nom dérivé.

Comme à Marseille (Gantès 1992), les amphores à vin massaliètes sont assez bien représentées au IV^e s., puis se raréfient probablement à partir du milieu du III^e s. face à la concurrence du vin acheminé en amphores gréco-italiques. Ce courant d'échange devient quasi exclusif dans le dernier tiers du II^e s. avec l'importation massive de vin conditionné en amphores Dressel 1A. Il est accompagné, dès la fin du III^e s., par des produits d'origines variées (grecque, magno-grecque, punique, ibérique).

LA QUESTION DU SANCTUAIRE D'ARTÉMIS D'ÉPHÈSE ET DES TOURS MASSALIÈTES

Strabon (*Géographie*, IV, 1, 8), après avoir mentionné la remise aux Marseillais du canal de navigation creusé par les troupes du général Caius Marius, insiste sur les difficultés liées à l'accès au Rhône pour les navires (traduction : Tréziny 2004, p. 100-101) : «Malgré cela, les bouches restent difficiles d'accès, à cause de la force du courant et de l'alluvionnement, mais aussi parce que la terre est très basse, de sorte que, par mauvais temps, on ne la voit pas, même lorsqu'on en est très près. C'est pourquoi les Massaliotes élevèrent des tours comme repères, utilisant tous les moyens pour se familiariser avec la région ; et de fait ils établirent là un sanctuaire d'Artémis Ephésia, après avoir délimité un emplacement dont les bouches du fleuve font une île».

S'appuyant sur ce texte succinct, différents historiens ont vu en la Roque d'Odor l'emplacement probable des tours des Marseillais voire d'un temple d'Artémis d'Ephèse (Benoit 1955, p. 134 ; 1965, p. 127 ; Blancard 1892, p. 194 ; Desjardins 1866, p. 45-46 ; Gérin-Ricard 1934, p. 370-372 ; Gilles 1884, p. 246-250). Le passage, étant écrit immédiatement après celui mentionnant le canal destiné à éviter aux navires les embouchures naturelles du Rhône pour relier la mer à Arles, a créé une confusion laissant penser que les tours et le sanctuaire avaient été construits pour baliser l'entrée des fosses mariennes. Or, comme le souligne M. Bats, Strabon ne relie pas la construction des tours au canal, mais à l'alluvionnement et à la mauvaise visibilité des côtes. Rien n'interdit donc que le sanctuaire et les tours soient bien antérieurs à la construction du canal vers 105-102 av. J.-C. (Bats 1986, p. 31). Jusqu'à une époque récente, le grau du Galéjon passait aux yeux des historiens pour un vestige de l'entrée du fameux canal. Il paraissait donc tout naturel de doter la Roque d'Odor d'une voire de deux tours ! Nous savons à présent, grâce aux études géomorphologiques, que le Galéjon est postérieur à l'Antiquité, ce qui implique de rechercher les fosses mariennes au nord de l'étang, à partir du niveau du trait de côte antique mis en évidence et en direction du Rhône d'Ulmet ou d'Arles. L'entrée du canal proprement dite a d'ailleurs pu disparaître sous l'effet de l'érosion lors

du recul du littoral enregistré entre le VIII^e et le X^e s. (Vella, Leveau, Provansal 1999). Les arguments faisant référence au canal de Marius pour situer à la Roque d'Odor les tours et le sanctuaire se révèlent donc obsolètes. L'archéologie n'apporte pas non plus d'argument décisif. En effet, comme le constatait déjà H. de Gérin-Ricard (1934, p. 371), aucun vestige de tour d'époque grecque n'a jamais été découvert. Quant au mobilier recueilli, il correspond en tous points à celui utilisé dans le cadre des activités domestiques et halieutiques, rien n'indiquant un éventuel usage militaire ou culturel. Concernant le sanctuaire d'Artémis, il ne s'agit pas forcément d'un temple à proprement parler (ναός). En effet, Strabon utilise le mot *ιερόν* qui désigne un espace sacré pourvu ou non d'un temple. Par conséquent, on ne doit pas chercher à tout prix un monument, mais avant tout un espace dédié à la déesse Artémis, c'est-à-dire des vestiges potentiellement plus ténus. On ajoutera qu'une position élevée pour un tel sanctuaire n'est pas un principe intangible, celui-ci ayant pu être bâti sur une île en terrain plat, comme le suggère d'ailleurs le texte de Strabon (Tréziny 2004, p. 102).

La fonction des tours étant liée à la navigation et à la protection du littoral, on peut toutefois examiner les sources médiévales pour comprendre le rôle du site à des périodes plus récentes dans l'optique de cerner d'éventuelles permanences proches de la réalité antique. À cette époque là, la Roque d'Odor est toujours une île proche du rivage. C'est ce qu'attestent une enquête sur les limites d'Arles, en 1269, indiquant «*Odor qui est in ripa maris*» et «*insulam de Odor*», ainsi que deux actes de transfert de propriété où il est question d'une «*insula Odoris*», le premier, en 1355, en faveur de Raimon de Baux et le second, en 1375, dans lequel la reine Jeanne I^{ère} cède sa possession à Jacques d'Arcussia (Rigaud 1993, p. 4-6). On sait qu'au Moyen Âge, des farots communiquant entre eux par signaux optiques (feux la nuit, fumée le jour) formaient une chaîne de surveillance du littoral dans le but de prévenir la venue de navires suspects. Au-delà de la mission d'alerte clairement établie par les textes médiévaux, X. Corré (2004), à travers une analyse archivistique et cartographique, attribue aux farots une fonction superposée de balisage des côtes à l'intention des navires. Les sources archivistiques disponibles à partir de 1302 ne mentionnent pas un tel système à la Roque d'Odor¹⁴. En revanche, les portulans, livres d'instructions nautiques, et les cartes qui les accompagnent¹⁵ signalent Odor dès la fin du XIII^e s. C'est le cas de l'un des plus anciens, le *Compasso de navegare*, formé de la compilation de plusieurs instructions nautiques régionales en 1296 ou 1297 (Corré 2010). De manière indirecte, l'existence d'un tel document légèrement plus ancien est suggérée dans la relation d'un voyage maritime effectué par le roi Richard entre l'Angleterre et la Palestine en 1190. L'auteur, R. de Howden, décrit la côte avant une escale à Marseille, citant l'île d'Odor comme s'il avait eu sous les yeux un portulan (Rigaud 1993, p. 4). L'information est reprise sur d'autres portulans jusqu'au XVIII^e s. – alors qu'elle disparaît de certaines cartes dès le XV^e s. – leurs auteurs s'inspirant largement des exemplaires précédents alors que la Roque d'Odor avait dû perdre son rôle d'amer depuis longtemps. En effet, les cartes portulanes n'indiquent normalement que des points côtiers et insulaires utiles à la navigation (ports, repères naturels, zones dangereuses) et

excluent ce qui n'a aucun intérêt tels que les cours d'eau non navigables ou seulement empruntés par de petites embarcations. Quoi qu'il en soit, aux XI^e et XIII^e s. au moins, la Roque d'Odor semble constituer un repère pour la navigation près de l'embouchure du principal chenal permettant de rejoindre Arles par le Rhône. À l'est, la brassière du Galéjon communiquait avec le Bras-Mort avant d'atteindre le fleuve au niveau du Grand Passon. Elle était utilisée pour la navigation locale. Des barques plus lourdes empruntaient le grau de Panavidas, situé à l'ouest de la Roque d'Odor vers les étangs de Caban et de l'Oiseau, pour remonter la brassière de Laget et continuer le trajet par le Bras-Mort de l'ancien méandre de l'Escalé jusqu'au Rhône (Oldham 1925, p. 420-421 ; Rossiaud 2007, p. 145-146 et fig. 11). Cette entrée existe peut-être encore au XIV^e s., date de l'œuvre poétique de Bertrand Boysset appelée le «*Roman d'Arles*» dans laquelle la Roque d'Odor est désignée comme étant le point de passage de la flotte sarrasine venue piller Arles (Benoit 1955, p. 134 ; Rigaud 1993, p. 6). De tout ce qui précède, il apparaît donc que la Roque d'Odor constitue bien un repère pour la navigation au Moyen Âge. Toutefois, cette fonction est intimement liée aux conditions d'accès au Rhône dans un secteur topographique très évolutif. Les cours du fleuve et la ligne de rivage étant fort différents dans l'Antiquité, rien dans la configuration géographique n'autorise à calquer la situation antique sur celle du Moyen Âge. Autrement dit, à la tour médiévale de la Roque d'Odor ne répond pas obligatoirement une tour grecque. Par conséquent, les tours massaliètes mentionnées par Strabon seraient plutôt à rechercher de préférence au niveau de la ligne de rivage de l'époque, ce qui n'enlève en rien une fonction possible d'île repère à la Roque d'Odor.

CONCLUSION : UNE ÎLE DE LA CHÔRA DE MARSEILLE

L'étude des céramiques indique clairement l'existence d'une population grecque sur l'île de la Roque d'Odor entre le milieu du IV^e s. av. J.-C. et les alentours de 100. Ce mobilier correspond parfaitement à celui d'un habitat permanent que conforte la découverte de tombes à incinération et à inhumation. Dans le secteur du golfe de Fos et de la Côte Bleue, c'est-à-dire entre la ville de Marseille et le Rhône, d'autres traces archéologiques de la présence grecque ont été mises au jour. Ainsi, la carrière littorale de Baou Tailla, à Martigues, a livré des déchets domestiques (ossements d'animaux, coquillages, céramiques, objets métalliques) rejetés par les carriers marseillais entre la fin du III^e et le début du II^e s. av. J.-C. (Chausserie-Laprée 2002 ; Pédini 2013, p. 36). À la même époque, des Grecs s'installent également de manière temporaire à la pointe de Vella, à Port-de-Bouc, sans doute pour y exploiter les carrières de pierre aujourd'hui submergées. C'est en tout cas ce que laissent entendre les céramiques recueillies à l'occasion de la fouille d'une nécropole médiévale des VII^e-VIII^e s. (Marino, Rigeade 2005). L'habitat de la Roque d'Odor pourrait avoir eu un rôle différent, en relation avec la cité phocéenne, mais aussi avec la population grecque bien implantée à Arles depuis la fin du VI^e ou le V^e s. av. J.-C. Ainsi, l'île a pu accueillir un établissement massaliète utilisé comme relais pour les bateaux de pêche ou de commerce fréquentant la Camargue. En effet, Justin (*Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, XLIII, 3, 5) indique que les Phocéens vivaient principalement de pêche, de commerce et le plus souvent de piraterie. Nous ne savons pas si, une fois installés à Marseille, ils

14. Un farot est attribué par erreur à la Roque d'Odor dans un article de Ph. Rigaud (2009, p. 106). Je remercie l'auteur d'avoir bien voulu me confirmer la confusion.

15. Un exemple de carte portulane du XV^e s. est publié par Ch. Lenthéric (1876, pl. 8).

pratiquaient toujours la piraterie, mais Strabon (*Géographie*, IV, 1, 10) mentionne que la ville a créé des postes de guet sur les îles pour se prémunir des raids ennemis. De telles fonctions ont d'ailleurs très bien pu se combiner et être exercées à la Roque d'Odor (avec ou sans tour de surveillance) dans un secteur très fréquenté par les navigateurs. Quoiqu'il en soit, l'existence de cet habitat insulaire témoigne incontestablement d'une mainmise des Marseillais sur le

littoral camarguais, au moins dès le milieu du IV^e s., et donc de son intégration à la *chôra* massaliète.

Frédéric MARTY

Attaché de conservation du patrimoine, Métropole Aix-Marseille-Provence /
Territoire Istres Ouest Provence / Pôle Intercommunal du Patrimoine Culturel,
frederic.marty@ampmetropole.fr

BIBLIOGRAPHIE

- AGOSTINI P. *et al.*
1980 P. Agostini, L.-F. Gantès, H. Moustier et G. Rayssiguier, L'oppidum des Baou de Saint-Marcel. Sondage III, *Bulletin Archéologique de Provence*, 5-6, p. 130-139.
- ARCELIN P.
1971 *La céramique indigène modelée de Saint-Blaise (Saint-Mitre-les-Remparts, Bouches-du-Rhône). Niveaux protohistoriques VII et VI*, Publications Universitaires des Lettres et Sciences Humaines d'Aix-en-Provence, Ed. Ophrys, Paris.
1979 *La céramique modelée au I^{er} siècle av. J.-C. dans les Bouches-du-Rhône. La vaisselle culinaire autochtone de la Conquête à la Romanisation (125 av. J.-C. – règne d'Auguste)*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, LAPMO, Université de Provence, Aix-en-Provence, 2 vol.
2008 Arles protohistorique. De l'implantation coloniale grecque à l'agglomération portuaire indigène, dans M.-P. Rothé et M. Heijmans, *Arles, Crau, Camargue* (Carte Archéologique de la Gaule, 13/5), Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, p. 97-114.
- BATS M.
1986 Le territoire de Marseille grecque: réflexions et problèmes, dans M. Bats et H. Tréziny (dir.), *Le territoire de Marseille grecque*, Actes de la table ronde d'Aix-en-Provence (1985), Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence (Études Massaliètes, 1), p. 17-42.
1988 *Vaisselle et alimentation à Olbia de Provence (v. 350 – v. 50 av. J.-C.). Modèles culturels et catégories céramiques*, Paris, éditions du CNRS (Revue Archéologique de Narbonnaise, suppl. 18).
1993 Céramique commune grecque, dans M. Py (dir.), *Dicocer. Dictionnaire des céramiques antiques (VI^e s. av. n. è. – VI^e s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*, Lattes, Association pour la Recherche Archéologique en Languedoc Oriental (Lattara, 6), p. 345-350.
1995 La tour d'angle sud-est d'Olbia de Provence et son dépotoir (v. 225-150 av. J.-C.), dans P. Arcelin, M. Bats, D. Garcia, G. Marchand et M. Schwaller (éd.), *Sur les pas des Grecs en Occident*, Hommages à André Nickels, Paris, Errance (Travaux du Centre Camille Jullian, 15; Études Massaliètes, 4), p. 371-392.
- BECHTOLD B.
2007 Die phönizisch-punische Gebrauchskeramik der archaischen bis spätpunischen Zeit, dans H. G. Niemeyer, R. F. Docter, K. Schmidt et B. Bechtold, *Karthago. Die Ergebnisse der Hamburger Grabung unter dem Decumanus Maximus*, vol. 1, Mayence, Verlag Philipp von Zabern (Hamburger Forschungen zur Archäologie, 2), p. 327-426.
- BENOIT F.
1955 La «géographie des chansons de geste» et le canal des fosses mariennes, dans *Recueil de Travaux offert à M. Clovis Brunel*, t. 1, Paris, Société de l'École des Chartes, p. 130-137.
1961 *Fouilles sous-marines: l'épave du Grand Congloué à Marseille*, Paris, éditions du CNRS (Gallia, suppl. 14).
1965 *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, Aix-en-Provence, Ed. Ophrys, Publication des Annales de la Faculté des Lettres (Nouvelle série, 43).
- BERNAL CASASOLA D.
2011 (éd.), *Pescar con arte. Fenicios y Romanos en el origen de los aparejos andaluces*, Catalogue d'exposition, Cadix, Universidad de Cádiz.
- BLANC B.
1864 *Carnet de croquis n° 8*, Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, Ms. 704-713 (1105).
- BLANCARD L.
1892 Monnaies attribuées aux fosses mariennes, *Mémoires de l'Académie des Sciences Belles-Lettres et Arts de Marseille*, années 1888-1892, p. 189-204.
- BONIFAY M.
2004 *Études sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, Oxford, Archaeopress (BAR International Series, 1301).
- BOUCHE H.
1664 *La Chorographie ou description de la Provence et l'histoire chronologique du même pays*, t. 1, Aix-en-Provence, Charles David.
- BOULOUMIÉ B.
1990 L'épave étrusque d'Antibes, dans Collectif, *Voyage en Massalie. 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud*, Catalogue d'exposition, Musées de Marseille / Edisud, p. 43-45.
- BURILLO F.
2008 La cerámica celtibérica, dans D. Bernal Casasola et A. Ribera i Lacomba (éd.), *Cerámicas hispanorromanas. Un estado de la cuestión*, Cádiz, RCRF, Universidad de Cádiz, p. 171-187.
- CHAILLAN M.
1917 L'oppidum de la Teste-Nègre aux Pennes d'après les découvertes et les reconstitutions de G. Vasseur, *Annales de la Faculté des Sciences de Marseille*, 24, 2, p. 33-53.
- CHAUSSERIE-LAPRÉE J.
2002 Martigues. Les carrières de La Couronne – Carro: la carrière de Baou Tailla, *Bilan Scientifique*, DRAC – SRA de PACA, p. 121-125.
- CIBECCHINI F. *et al.*
2012 F. Cibecchini, C. Capelli, S. Fontaine et H. Alfonsi, Nouvelles considérations sur la cargaison de l'épave Sanguinaires A (Ajaccio, Corse du Sud), *Archaeonautica*, 17, p. 31-69.
- CLÉMENT B.
2009 Nouvelles données sur les tuiles de couverture en Gaule du Centre-Est, de la fin de la République au III^e siècle: typologie et chronologie, *SFECAG, Actes du Congrès de Colmar*, Marseille, SFECAG, p. 611-636.
2011 La typologie des tuiles de terre cuite au deuxième âge du Fer en Gaule méridionale: nouvelles données, *SFECAG, Actes du Congrès d'Arles*, Marseille, SFECAG, p. 597-606.
- COLLECTIF
1988 *Fos ma ville*, Fos-sur-Mer, Maury, 413 p.
- CORRÉ X.
2004 Des dispositifs pour matérialiser les littoraux maritimes dans l'Antiquité et au Moyen Âge ?, dans A. Gallina Zevi et R. Turchetti (dir.),

Le strutture dei porti e degli approdi antichi, II seminario (Roma – Ostia Antica, 2004), Rubbettino, ANSER, Soveria Mannelli, p. 45-65.

2010 Le littoral de la Provence occidentale selon un portulan du XIII^e siècle, dans X. Delestre et H. Marchesi (éd.), *Archéologie des rivages méditerranéens : 50 ans de recherche*, Actes du colloque d'Arles (2009), Paris, Errance, p. 61-69.

CURÉ A.-M.

2014 La vaisselle de la phase 27I (v. 500/475 av. n. è.) : un faciès étrusque en Languedoc oriental, dans D. Lebeau (dir.), *Les origines de Lattara et la présence étrusque. Les données de la zone 27*, Lattes, Association pour la Recherche Archéologique en Languedoc Oriental (Lattara, 22), p. 211-231.

DESJARDINS E.

1866 *Aperçu historique sur les embouchures du Rhône. Travaux anciens et modernes. Fosses mariennes – canal du bas-Rhône*, Paris, Imprimerie générale de Ch. Lahure.

DUPOUY F.

1991 *La céramique non tournée du Jardin d'Hiver à Arles (B.-du-Rh.)*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire de l'Art, Université de Provence, Aix-en-Provence, 100 p.

DUVAL S.

1998 L'habitat côtier de Tamaris (B.-du-Rh.). Bilan des recherches et étude du mobilier des fouilles de Ch. Lagrand, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 21, p. 133-180.

FANTAR M. H.

1972 La tombe de la Rabta. Un nouveau document pour la connaissance de Tunès, *Latomus*, 31, fasc. 2, p. 349-367.

GANTÈS L.-F.

1992 L'apport des fouilles récentes à l'étude quantitative de l'économie massaliète, dans M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny (éd.), *Marseille grecque et la Gaule*, Lattes, ADAM éditions, Aix-en-Provence, Université de Provence (Études Massaliètes, 3 ; Travaux du CCJ, 11), p. 171-178.

GÉRIN-RICARD H. DE

1934 La Camargue dans l'Antiquité. Remarques et fouilles récentes, dans *Septième Congrès et Fêtes du Rhône* (Marseille, 1933), Marseille, Union Générale des Rhodaniens, Société Anonyme du Sémaphore de Marseille, p. 357-390.

GIACOBBI-LEQUÉMENT M.-F.

1987 La céramique de l'épave Fos 1, *Archaeonautica*, 7, p. 167-191.

GILLES I.

1884 *Les voies romaines et massiliennes dans le département des Bouches-du-Rhône*, Seguin Frères, Avignon, Ernest Thorin, Paris.

GOUDINEAU C.

1970 Note sur la céramique à engobe interne rouge-pompéien (« Pompejanisch-roten platten »), *MEFR*, 82, p. 159-186.

GUÉRIN P.

1986 Le problème de la diffusion des céramiques ibériques peintes dans le sud de la Gaule au II^e et au I^{er} siècles avant J.-C. L'exemple de Ruscino, *RAN*, 19, p. 31-55.

GUERRERO V. M.

1995 La vajilla púnica de usos culinarios, *Rivista di Studi Fenici*, 23, fasc. 1, p. 61-99.

HAYES J. W.

1972 *Late roman pottery. A catalogue of roman fine wares*, Londres, The British School at Rome, 477 p.

HESNARD A.

2012 L'épave de la Madrague de Giens (Var) et la plaine de Fondi (Latium). Producteurs des vins, des amphores Dr. 1B et commerçants, *Archaeonautica*, 17, p. 71-93.

LANCEL S.

1987 La céramique punique d'époque hellénistique, dans P. Lévêque et J.-P. Morel (éd.), *Céramiques hellénistiques et romaines II*, Besançon

– Paris, Annales Littéraires de l'Université – Les Belles Lettres (Centre de Recherches d'Histoire Ancienne, 70), p. 99-137.

LENTHÉRIC CH.

1876 *Les villes mortes du golfe de Lyon*, Paris, Plon.

LONG L.

1988 L'épave antique des Basses de Can (Var). Nouvelle expertise archéologique à l'aide d'un sous-marin, *Cahiers d'Archéologie Subaquatique*, 7, p. 5-19.

MARCHESI H., THIRIOT J., VALLAURI L.

1997 *Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e s. et le quartier Sainte-Barbe (V^e-XVII^e s.)*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme (Documents d'Archéologie Française, 65).

MARINO H., RIGEADE C.

2005 Une nécropole hellénistique à la pointe de Vella (Port-de-Bouc, Bouches-du-Rhône), *Documents d'Archéologie Méridionale*, 28, p. 115-150.

MARTY F.

1999 Vaisselle et organisation sociale du village de La Cloche (Les Pennes-Mirabeau, B.-du-Rh.) au I^{er} siècle avant notre ère, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 22, p. 139-220.

2002a L'habitat de hauteur du Castellon (Istres, B.-du-Rh.) à l'âge du Fer. Étude des collections anciennes et recherches récentes, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 25, p. 129-169.

2002b Aperçu sur les céramiques à pâte claire du golfe de Fos, dans L. Rivet et M. Sciallano (textes rassemblés par), *Vivre produire et échanger : reflets méditerranéens*. Mélanges offerts à Bernard Liou, Montagnac, éditions Monique Mergoïl (Archéologie et Histoire Romaine, 8), p. 201-220.

MASSARD CH.

1970 *Mémoire concernant la fin de la Roque d'Odor*, manuscrit, archives du Pôle Intercommunal du Patrimoine Culturel du SAN Ouest Provence, Fos-sur-Mer, 5 p.

1993 *Ce que je crois être ma contribution à l'archéologie de Fos-sur-Mer*, tapuscrit, archives du Pôle Intercommunal du Patrimoine Culturel du SAN Ouest Provence, Fos-sur-Mer, 2 p.

MOCCI F., MARTY F., WALSH K.

1998 L'habitat fortifié du Mitronet (Puylobier, B.-du-Rh.). Un site protohistorique isolé sur le massif Sainte-Victoire, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 21, p. 90-108.

MOLINER M.

2003 (dir.), *La nécropole de Sainte-Barbe à Marseille (IV^e s. av. J.-C. – I^{er} s. ap. J.-C.)*, Aix-en-Provence, Edisud, Centre Camille Jullian (Études Massaliètes, 8).

MOREL J.-P.

1981 *Céramique campanienne : les formes*, Rome, École Française de Rome (BEFAR 244), 2 vol.

MUNZI SANTORIELLO P.

2009 Les fours de potiers et la production céramique à Laos (Calabre), dans J.-P. Brun (éd.), *Artisans antiques d'Italie et de Gaule. Mélanges offerts à Maria Francesca Buonaiuto*, Naples, Centre Jean Bérard (Collection du CJB, 32 ; Archéologie de l'artisanat antique, 2), p. 265-283.

OLCESE G.

1993 *Le ceramiche comuni di Albintimilium. Indagine archeologica e archeometrica sui materiali dell'area del Cardine* (Quaderni del Dipartimento di Archeologia e Storia delle Arti sezione archeologica – Università di Siena, 35), Florence, Ed. All'Insegna del Giglio. *Ceramiche comuni a Roma e in area romana : produzione, circolazione e tecnologia (tarda età repubblicana – prima età imperiale)*, Mantova, Società Archeologica Padana (Documenti di Archeologia, 28).

2010 *Le anfore greco italiche di Ischia : archeologia e archeometria. Artigianato ed economia nel Golfo di Napoli*, Immensa Aequora, Rome, Quasar.

- OLDHAM R. D.
1925 The portolan maps of the Rhône delta. A contribution to the History of the sea charts of the Middle Ages, *The Geographical Journal*, 65, 5, p. 403-424.
- OLMER F.
2003 *Les amphores de Bibracte – 2. Le commerce du vin chez les Éduens d'après les timbres d'amphores. Catalogues. Les timbres de Bibracte (1984-1998). Les timbres de Bourgogne*, Glux-en-Glenne, Centre Archéologique Européen du Mont Beuvray (Collection Bibracte, 7).
- PÉDINI C.
2013 *Les Carrières de La Couronne de l'Antiquité à l'époque contemporaine*, Aix-en-Provence, Errance, Centre Camille Jullian (Études Massaliètes, 11 ; BiAMA, 14), 316 p.
- PROVANSAL M.
2008 Le contexte physique: du Rhône aux plaines, de la ville à la Camargue, dans J.-M. Rouquette (dir.), *Arles. Histoire, territoires et cultures*, Paris, Imprimerie Nationale, p. 33-51.
- PY M., ADROHER AUROUX A. M., SANCHEZ C.
2001 *Dicocer². Corpus des céramiques de l'âge du Fer de Lattes (fouilles 1963-1999)*, Lattes, Association pour la Recherche Archéologique en Languedoc Oriental (Lattara, 14), 2 vol.
- QUERCIA A.
2003 La ceramica da fuoco dello scarico 1 dal kerameikos di Metaponto, dans V. Cracolici, *I sostegni di fornace dal kerameikos di Metaponto* (Beni Archeologici – Conoscenza e Tecnologia, quaderno 3), Bari, Edipuglia, p. 175-199.
- RAMON TORRES J.
1995 *Las ánforas fenicio-púnicas del Mediterráneo central y occidental*, Barcelone, Universitat de Barcelona (Instrumenta, 2).
- RIGAUD PH.
1993 *Rupem de Odor qui est in littoribus maris*. Histoire d'un confins d'Arles, *Groupe Archéologique Arlésien*, 18, Arles, GAA, p. 2-11.
2009 «Cum fumo et cum flamis». Farots et surveillance maritime au Moyen Âge (golfe de Fos et littoral de Martigues), *Les Amis du Vieil Istres*, 31, Istres, Amis du Vieil Istres, p. 97-127.
- ROSSIAUD J.
2007 *Le Rhône au Moyen Âge. Histoire et représentations d'un fleuve européen*, Paris, Aubier, Collection Historique.
- ROSTAING CH.
1950 *Essai sur la toponymie de la Provence depuis les origines jusqu'aux invasions barbares*, Paris, Editions d'Artrey.
- ROTROFF S. I.
2006 *Hellenistic pottery. The plain wares*, Princeton, American School of Classical Studies at Athens (The Athenian Agora, 33).
- TCHERNIA A.
1986 *Le vin de l'Italie romaine. Essai d'histoire économique d'après les amphores*, Rome, École Française de Rome (BEFAR 231).
2011 *Les Romains et le commerce*, Naples, Centre Jean Bérard (Études, 8), Centre Camille Jullian (BiAMA hors collection).
- TCHERNIA A., POMEY P., HESNARD A.
1978 *L'épave romaine de la Madrague de Giens (Var). (Campagnes 1972-1975)*, Paris, éditions du CNRS (Gallia, suppl. 34).
- TRÉZINY H.
2004 Sources écrites grecques et latines, dans C. Landuré et M. Pasqualini (dir.), *Delta du Rhône. Camargue antique, médiévale et moderne*, Aix-en-Provence, Association Provence Archéologie (Bulletin Archéologique de Provence, suppl. 2), p. 93-104.
- VEGAS M.
1999 Phöniko-punische Keramik aus Karthago, dans A. Von Den Driesch et al., *Die deutschen Ausgrabungen in Karthago* (Karthago, 3), Mayence, Verlag Philipp von Zabern, p. 93-219.
- VELLA C.
1999 *Perception et évaluation de la mobilité du littoral holocène sur la marge orientale du delta du Rhône*, Thèse de doctorat, Université de Provence, Aix-en-Provence, 225 p.
2004 Le rôle de la mer: position du niveau marin et du trait de côte depuis 6000 ans, dans C. Landuré et M. Pasqualini (dir.), *Delta du Rhône. Camargue antique, médiévale et moderne*, Aix-en-Provence, Association Provence Archéologie (Bulletin Archéologique de Provence, suppl. 2), p. 79-90.
- VELLA C., LEVEAU PH., PROVANSAL M.
1999 Le canal de Marius et les dynamiques littorales du golfe de Fos, *Gallia*, 56, p. 131-139.
- WILL E. L.
1987 The Roman Amphoras, dans A. M. McCann (dir.), *The Roman Port and Fishery of Cosa. A Center of Ancient Trade*, Princeton, Princeton University Press, p. 170-220.